HORIZONS

Recueil littéraire 2012

Ce recueil est dédié aux créateurs, aux inventeurs, aux défricheurs, aux explorateurs, aux aventuriers et aux conquérants, aux sages, aux chevaliers et aux saints, figures héroïques de la noble famille des hommes.

Il n'existe aucun substitut au talent. L'art est bien plus vieux que la démocratie, et incommensurablement élitiste.

Robertson Davies
In *Lire et écrire*, page 73, Éd. Leméac, 1999

La puissance de notre sensibilité et de notre intelligence, nous ne pouvons la développer qu'en nous-mêmes, dans les profondeurs de notre vie spirituelle.

Marcel Proust
In *Sur la lecture*, page 61, Éd. Librio, 2000

Si c'est la connaissance ou la sagesse que l'on recherche, mieux vaut directement aller à la source. Et la source, ce n'est pas le savant, ni le philosophe, le maître, le saint ni le professeur, mais la vie elle-même, l'expérience brute de la vie. Il en va de même pour l'art.

Henry Miller
In *Les livres de ma vie*, page 24, Éd. Gallimard, 1957

C'est dans l'exercice de son art que l'artiste trouve un heureux compromis avec tout ce qui l'a blessé ou vaincu dans la vie quotidienne, par l'imagination, non pour échapper à son destin comme fait l'homme ordinaire, mais pour l'accomplir le plus totalement et le plus adéquatement possible.

Lawrence Durrell
In *Justine*, page 22, Éd. Livre de Poche

Tout acte qui recrée le monde est héroïque.

Stephen King
In *Duma Key*, page 11, Éd. Albin-Michel 2009

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements 4

Avant-propos 5

Liste alphabétique des auteurs 7

Textes
Aventures en Mauricie - Justin Barrette…… 8
Désillusion - Constance Bourguignon…… 13
Seul parmi les autres - Catherine Caron…… 14
Cauchemar quotidien - Lan Dao Phuong Lan…….. 15
Des orientations - Noémie Del Duca…… 18
Le regret - Shanti Desautels-Roy…….. 20
Poèmes - Marian Escallon…….. 21
Poèmes - Jia Ni Fan 24
Après la pluie, le beau temps -J ia Yi Fan 25
Rêves d'hier, gloire de demain - Guillaume Faucher 26
Un nouveau départ - Justine Fortin 27
La fin de l'éternité de ton existence - Hélène Fréchette 28
Poème d'une morte - Roxanne Gagné-Giard 29
La fille de cendre - Alexia Georgieva 30
Reflets du passé - Guillaume Giraldeau 31
Perfection - Arilys Jia 37
Le bonheur coupable - Raphaëlle Lalonde-Fortin 40
Quand tout change - Béatrice Lamarche 41
Lettre à ma mère - Anne-Sophie Lë 42
La chanson - Mathilde Leprince 44
La vie : un instant à arracher (…) - Capucine Le Roy 45
Poèmes - Rémi Marcoux 46
Poèmes / Le chasseur des abysses - Xavier M. Martinez 47
Reflet - Corrine Millette 49
Invincible - Louis Nadeau 50
Une chance à saisir - Olga Osadceaia 56
Mal de vivre adolescent - Mathilde Pouliot 62
Poèmes - Amy Qin 63
Arc-en-ciel - Camille Roberge 66
La trahison de l'amour - Claudio F. Sanchez 67
La carte au trésor – Winnie Tran et Elena Mandolini 68
Moitié-moitié - Jia Qi Zhao 75

Promenades littéraires 76

REMERCIEMENTS

Remerciements à Madame Anne Fournel, enseignante de français, qui n'hésita pas une seule seconde ! Oui, ce projet de recueil était une bonne idée et elle allait faire le nécessaire pour qu'il aboutisse ! Un grand merci à tous ses collègues qui s'en firent l'écho auprès de leurs élèves : « recherchons écrivains/écrivaines… »

Et, bien sûr, un merci de gratitude infinie aux auteurs : Mesdemoiselles, Messieurs, ce recueil-anthologie, ce recueil-bibliothèque, est votre œuvre !

Espace de création

Écrire pour le plaisir, pour laisser libre cours à son imagination, pour laisser toute la place à la création. Dans la foulée de *La plume de l'Aigle* et de *La Voix Lactée*, les plumes de nos poètes, de la première à la cinquième secondaire, trouvent ici un nouveau lieu d'expression.

Ce projet n'aurait pu voir le jour sans l'initiative et la précieuse collaboration de **Monsieur Fabrice Petit**, notre ami des lettres et parent, maître d'œuvre de ce beau projet.

À tous les créateurs de ce recueil et à leurs enseignants, merci : grâce à vous les mots et les idées renaissent à chaque page.

Merci à Claudio F. Malespin Sanchez du groupe 302, auteur, qui a aussi réalisé la page couverture.

Anne Fournel

Avant-propos

Recueil… recueillement… se recueillir… Des mots intéressants – puissants - qui disent bien ce qu'ils veulent dire, « et dans tous les sens ! » aurait ironisé Rimbaud, poète fatalement disparu. Et « sens » même, mot magnifique, qui évoque à la fois la signification et la direction, « à la fois » et non pas « en même temps », mais « à la fois », oui, ce qui donne une idée de la globalité, de la totalité universelle des liens et des relations entre tous les éléments, physiques ou psychiques, qui nous encerclent et dont chacun, chacune – écrivains et lecteurs – sommes les prophètes aux souvenirs indatables. « À la fois » donc, ou quand les passés, les présents, les avenirs, se fondent en cette fraction d'éternité qu'ensuite les exégètes et les doctes, chasseurs de poussières, tentent tant bien que mal de saisir en discourant sur l'inspiration, l'illumination, les fulgurances… Mais fi de ces savants essais ! Et passons à l'essentiel, à ce recueil où se mêlent ciel, fiel et miel, non-choix éclectique composé de textes de diverses natures (poèmes, réflexions, nouvelles, débuts de romans), textes admirables dont les auteurs, filles et garçons, toutes et tous élèves du collège, peuvent être légitimement fiers. Et nous donc ! Et comment ne pas l'être ? Noblesse oblige, n'est-ce pas, les écrivaines/écrivains présents en ces pages défrichent de nouvelles terres, déchiffrent les symboles de ces réalités parfois éprouvantes, parfois sublimes, toujours bouleversantes, qui forment la trame de l'existence. Tout reste à redire, à passer au crible d'une nouvelle conscience, à critiquer sans frein. Rien de figé, tout est mouvance, mouvement, rien n'arrête ce qui, par essence, n'a de cesse. Ces écrivaines/écrivains, êtres de lettres, écrivent parce qu'ils vivent, parce qu'ils sont vivants, parce que – fatalement – les voici foudroyés par « le sentiment tragique de la vie » tel que défini par Miguel de Unamuno et que, sans le savoir, ou en le sachant d'instinct, au-delà des mots, toutes et tous répondent au pressant appel de Walt Whitman qui s'adressait aux « grands individus », seuls aptes aux distinctions majeures. Êtres de lettres, toutes et tous comme un seul homme – ou une seule femme (ce qui revient au même ici) - donnent la parole à l'être de noblesse dont elles/ils sont la voie secrète. En cheminant ainsi de concert, elles/ils font chœur. De leurs chants unis naît ce chant immémorial dont les vibrations remontent aux origines. Profane ou sacré – comment savoir ? -, ou profane ET sacré – « à la fois » donc -, ce chant magnifique, annonciateur de bouleversements inéluctables, relève autant des prophéties que de la mémoire. C'est ici, en ce point de rencontre, que ce recueil nous place : le cœur chaud, le cœur gros ou débordant de joie, au centre d'une symphonie dont la partition déjà écrite reste paradoxalement à écrire.

Ordonner ce qui, sinon, démet, tel est le maître-mot de la littérature quand, jouant des acquis et des circonstances, elle attise ce feu de nature à recréer le monde. L'écriture cloue le bec aux oiseaux de malheur – esclavagistes postmodernes en tous genres, manipulateurs véreux en leurs sépulcres, menteurs endiablés aux faciès mal dégrossis ! Au-delà de la liberté d'expression – dont les mécréants profitent sans scrupule après l'avoir vidée de tout sens véritable afin d'égarer ses effarés, ou d'effrayer à peu de frais les esprits attiédis, bercés de conforts factices -, l'écriture, quand elle se mérite, est expression libre, ce qui suppose nuances et différences. Telle est la subtilité de la « chose littéraire », qu'elle agit durablement sur les consciences et active sans hâte de ces processus qui renvoient aux précipités (al)chimiques. Champ de création sans limites, mais non sans contraintes, la littérature – écriture et lecture – rend libre. À l'image de la vie dont elle est une forme d'expression parmi d'autres, la littérature a ceci de particulier qu'elle prend sa source à la source même des ardeurs, des fougues, des violences, des tragédies intimes, singulières, qui nous révèlent à nous-mêmes et amplifient nos secrets. Comble de bonheur, ce recueil polyphonique ne répond à aucune question ! Alors, écoutons ces voix ! Elles parlent le langage sans âge de l'âme en son essor. C'est le parler des oiseaux, la parole des nuages, l'idiome de cet homme-là, toujours en devenir. Ce recueil réserve bien des surprises à qui prendra le temps de le découvrir, de l'explorer, à qui ressentira l'envie – le besoin – la nécessité - de partir à l'aventure et de remonter le cours de la mémoire et des prophéties. Livre démultiplié, accordéon et poupées gigognes, ce recueil-bibliothèque ouvre des horizons inédits. C'est là, dans l'inter-dit, le non-dit, l'en filigrane, que la littérature, source de mille et un bienfaits, nous trouve, nous prend et nous ravit. Bonne lecture !

Balthazar Duchemin
Montréal, avril 2012

Liste alphabétique des auteurs

Barrette, Justin (1re sec.)
Bourguignon, Constance (3e sec.)
Caron, Catherine (2e sec.)
Dao, Phuong Lan (2e sec.)
Del Duca, Noémie (5e sec.)
Desautels-Roy, Shanti (3e sec.)
Escallon, Marian (2e sec.)
Fan, Jia Ni (2e sec.)
Fan, Jia Yi (2e sec.)
Faucher, Guillaume (3e sec.)
Fortin, Justine (3e sec.)
Fréchette, Hélène (3e sec.)
Gagné-Girard, Roxanne (1re sec.)
Georgieva, Alexia (2e sec.)
Giraldeau, Guillaume (3e sec.)
Jia, Arilys (2e sec.)
Lalonde-Fortin, Raphaëlle (4e sec.)
Lamarche, Béatrice (1re sec.)
Lë, Anne-Sophie (2e sec.)
Leprince, Mathilde (1re sec.)
Le Roy, Capucine (3e sec.)
Mandolini, Elena (1re sec.)
Marcoux, Rémi (5e sec.)
Michaud-Martinez, Xavier (3e sec.)
Millette, Corrine (3e sec.)
Nadeau, Louis (4e sec.)
Osadceaia, Olga (1re sec.)
Pouliot, Mathilde (5e sec.)
Qi Zhao, Jia (2e sec.)
Qin, Amy (2e sec.)
Roberge, Camille (3e sec.)
Sanchez Malespin, Claudio F. (3e sec.)
Tran, Winnie (1re sec.)

JUSTIN BARRETTE

AVENTURES EN MAURICIE

Chapitre 1 - Un départ précipité

Ce matin-là aurait pu commencer comme tous les autres. Mais non ! On aurait dit que le diable était contre moi. Eh oui, moi, Marc-André Vachon, je m'étais levé du mauvais pied...

Tout a commencé chez moi, un lundi matin, sur la huitième avenue. C'était un beau matin ensoleillé et la sortie de fin d'année, prévue dans le grand parc forestier de la Mauricie, allait durer toute la semaine. D`abord, le réveil de mes parents Lise et Jean-René a sonné, mais par malheur ils pensaient que c'était la fin de semaine. Alors, ils l'ont éteint et se sont rendormis. Ma sœur, elle, même si son réveil matin lui cassait les oreilles, l'a laissé sonner et a continué à dormir. Quant à moi, j'écoutais de la musique en attendant que ma mère vienne me chercher pour aller prendre ma douche. Je devais être à l'école à 8h 20... À 7h 45, enfin levé, je me suis précipité sous la douche. En deux minutes chrono, j'étais sorti. Je me suis vite peigné avec la brosse rose de ma sœur, et quand je suis arrivé pour m'habiller j'ai vu que mon père m'avait préparé un pantalon vert à rendre malade, avec un sous-vêtement orange troué. J'ai dû remonter dans ma chambre en baissant mon chandail pour choisir des vêtements plus à la mode. À 7h 52, j'ai commencé à manger mes croissants avec de la confiture à la framboise. Après, je suis monté dans la voiture de mes parents. Il était 7h 58. Malheureusement, ma mère m'a annoncé que nous allions manquer d'essence. Découragés, nous nous sommes dirigés vers la station d'essence la plus proche. Cinq voitures au moins faisaient la file, car toutes les autres pompes étaient "hors d'usage". À ce moment-là, je me suis dit que la semaine qui devait être la plus belle de ma vie allait être complètement anéantie et que je serais obligé d'attendre le retour de ma classe de son expédition en Mauricie. Ma mère est sortie de l'auto et s'est mise à crier au responsable que nous étions en retard pour l'école. Il était déjà 8h 05. À 8h 15, nous avons enfin réussi à sortir de la station-service avec la plus grande difficulté. Nous arrivions presque à destination mais, comme nous étions pressés, ma mère roulait à 60 km/h dans une zone à 40 km/h. Évidemment, un policier était dans le coin pour surveiller la circulation. Il s'est lancé à notre poursuite... Ma mère a stationné sur le bord de la route et c'est à ce moment-là que le beau et grand policier blond est sorti de sa voiture et s'est approché de notre Mazda 4. Parvenu à notre hauteur, il a fait signe à ma mère de baisser la vitre gauche du véhicule. Lise a appuyé sur le bouton... mais la vitre est restée immobile. J'ai vu qu'il était 8h 20. L'autobus devait partir à 8h 25. Alors, je suis sorti de la voiture. J'ai couru pour arriver à l'heure. Ma mère a ouvert tellement rapidement la porte que le pauvre policier s'est cogné la tête contre la vitre. Elle m'a ordonné de revenir immédiatement, mais j'ai continué à courir sur le boulevard. Vanessa, ma sœur, est sortie de l'automobile pour suivre ma mère qui me suivait avec rage, car je ne revenais pas. Roger, le malheureux policier qui saignait de la tête, nous cria de revenir si nous ne voulions pas de problèmes.

“Ok tout le monde, on va prendre les présences, dit le professeur. Numéro 1, présent. Numéro 2, c’est Marc-André, mais il n’est pas là, répondit un de ses camarades de classe. Numéro 3, présente… Ok tout le monde, on embarque dans l’autobus ! “
Je pouvais apercevoir mon école au loin. J’aurais voulu me précipiter devant les deux autobus, mais j’étais essoufflé. J’ai commencé à marcher, quand j’ai réalisé que les véhicules avaient démarré et qu’ils filaient déjà à vive allure.
“Mais je vous l’ai déjà dit, il est parti tout seul sur le boulevard, dit Lise, découragée. Il faut aller le chercher le pauvre.
- Et où il est allé comme ça ?, a demandé le policier Roger pour la quatrième fois.
- À son école pour ne pas arriver en retard pour sa sortie…”

Aucun élève ne me regardait courir en arrière comme un écervelé. Ils étaient trop occupés à discuter. Mais Roger m’a vu passer en courant sur le boulevard. Ma mère était blème et se rongeait les ongles, terrorisée de me voir courir au milieu de la rue. Elle pensait à tous les malheurs qui pouvaient m’arriver. Finalement, le policier a embarqué dans sa voiture ma mère et ma soeur et est parti à toute vitesse en allumant les deux gyrophares.
J’ai réussi à rattraper le bus jaune à un feu rouge. Je devais maintenant attirer l’attention du chauffeur avant qu'il n'arrive sur l’autoroute... J’ai donc décidé de frapper sur le côté gauche du véhicule. Une minute plus tard, personne ne m’avait remarqué, alors j’ai commencé à crier très fort malgré le peu d’énergie qu'il me restait. Rien à faire ! Ils étaient complétement sourds ! Je suis tombé. Une voiture arrivait à toute vitesse dans ma direction.

Chapitre 2 - Un léger contretemps...

Je me suis réveillé au beau milieu de nulle part. Il y avait de la fumée partout, un vacarme qu’on ne peut même pas imaginer ; des flammes jaillissaient, des mains non humaines me touchaient... Soudain, j’ai senti une pression sur mon bras. Ça serrait très fort. Après quelques secondes, la pression a disparu, mais par la suite d’autres mains sont revenues me toucher.

Après ces étranges événements, j’ai compris que j’étais pratiquement mort et que j’étais en enfer. Pourquoi moi, Marc-André Vachon, serais-je en enfer ? Je me suis toujours couché à l’heure, j’ai toujours été poli avec les personnes qui venaient à la maison, je faisais mon lit chaque matin et j’étais gentil avec ma famille. Alors ? Le pire, c`est que je crois en Dieu et que je fais mes prières matin et soir... enfin, euh... quand j’ai le temps ! Dans ces conditions, pourquoi ne suis-je pas au Paradis ?
Quand une voix très grave a commencé à me parler, j’ai ressenti un immense tourbillon qui tournait tout doucement autour de moi. Je me suis réveillé. Trois ambulanciers étaient à mes côtés, dont un qui me secouait la tête pour que je revienne à moi. Donc, je n`étais pas en enfer. La voiture m`avait évité de justesse et était tombée dans le fossé. Elle avait brûlé et d’autres autos étaient entrées en collision... Les mains bizarres ? Des gants ! Pas en enfer, donc, mais je me sentais vraiment mal en songeant que peut-être plusieurs personnes étaient mortes à cause de moi aujourd’hui. Parce que si je n’avais pas été en retard ce matin, ma mère n`aurait pas roulé aussi vite, le policier Roger ne l’aurait pas arrêtée, je n’aurais pas couru après les autobus et finalement je n`aurais pas provoqué un aussi gros accident....

Après un bref moment de silence, l'ambulancier, qui avait environ cinquante ans et qui portait une barbichette grise, m'a demandé où étaient mes parents.
"Mon père est à l'usine Postes Canada où il travaille comme gestionnaire des colis. Pour ce qui est de ma mère, je ne sais pas, car elle est partie avec le policier Roger, lui ai-je répondu sans hésiter.
- Bien, nous verrons ce que l'on peut faire pour rejoindre tes parents."

"Bonjour, je m'appelle Roger et je suis de la police municipale de la ville de Montréal, dit-il en s'adressant au chauffeur d'autobus. Je vous ai arrêté parce que ce matin un élève n`était pas présent à l'école. Vous êtes parti malgré tout, car vous ne pouviez plus l'attendre. Nous savons qu'il a couru derrière cet autobus, il y a environ trente minutes, et vous tous, soixante-deux yeux au total, n'avez pas été capables de le voir courir ! Vous ne l'avez pas entendu crier ! ni entendu frapper contre le véhicule ! En fait, il n'était pas en retard ce matin, il était bien là, mais c'est uniquement de votre faute si maintenant il n'est pas dans ce bus."

Des pompiers finissaient d'éteindre le feu, pendant que d'autres rangeaient le matériel. Certains policiers commençaient à laisser passer les voitures une par une, tout doucement. Il ne restait que deux ambulances, dont celle où je me trouvais. Une voiture de police est arrivée. Je ne comprenais pas, car tout était sous contrôle et nous n'avions pas besoin de renfort. Une silhouette que je pensais connaître est sortie de la voiture en posant des questions à tout le monde. À ses côtés, il y avait une femme, inquiète, accompagnée d'une petite fille... Je les ai finalement reconnus : Roger avec ma sœur et ma mère. Lise s'est précipitée vers moi en me disant de ne plus jamais recommencer ! Je ne l'écoutais pas vraiment, mais j'étais maintenant rassuré. Un peu déçu toutefois de ne pas aller à la sortie, je me suis consolé en songeant que j'allais pouvoir me reposer pendant la semaine et aider ma mère à la maison... C'est à ce moment-là que Roger, le policier, m'a interpelé :
- J'ai une bonne nouvelle pour toi. J'ai fait venir ton autobus scolaire. Il devrait arriver d'une minute à l'autre !
Je l'ai regardé d'un air étrange – était-ce possible ? -... Et le bus que j'attendais avec impatience est arrivé. Miracle ! Derrière les vitres, tous les élèves me regardaient. Mal à l'aise, je suis monté dans l'autobus. J'ai commencé à m'excuser et à remercier tous mes amis qui avait pris la peine de faire le détour pour venir me chercher. Quand Roger est monté à son tour dans le bus, ils ont tous détourné les yeux comme si je n'étais pas là. Roger s'est adressé à eux d'un ton ferme :
- Maintenant, vous allez oublier cet événement et vous allez partir vous amuser au parc forestier. OK ?

Tout le monde était d'accord. Et moi donc ! En route pour l'aventure !

Chapitre 3 - Un voyage mouvementé

Cela faisait plus de deux heures que nous étions sur l'autoroute 40. J'étais assis à côté de mon meilleur ami, Freddy, qui dormait depuis le départ. Il y avait aussi Isabelle et Annabelle à notre droite. J'avais toujours cru qu'Isabelle n'était pas normale, car elle pensait que les végétariens mangeaient seulement de la viande... Quant à Annabelle, elle était la moins populaire de l'école parce qu'elle était l'amie d'Isabelle. Elles étaient comme des jumelles : toujours habillées de manière identique et coiffées de la même façon. En fait, presque personne n'appréciait ces deux gamines.

Le voyage en lui-même était plutôt ennuyeux. Tous les enfants criaient et chantaient pendant que j'essayais de me reposer et d'oublier les péripéties du matin. Je regardais de temps en temps les pins qui bordaient la route, les lièvres qui la traversaient rapidement... Soudain, une corvette jaune, avec un autocollant de soccer collé à l'arrière, nous a dépassés à toute allure. En moins de deux secondes, la voiture sport avait dépassé sept véhicules qui roulaient déjà à 100 km/h. Je regardais cette auto rutilante en me disant que j'avais eu de la chance de ne pas avoir été frappé par un bolide de ce genre... Dans le cas contraire, je n'aurais pas été ici en ce moment.

J'ai fini par oublier le fou du volant... Un panneau annonçait enfin que le grand parc forestier n'était plus qu'à deux kilomètres. Nous étions presque arrivés à destination ! Je me suis empressé de réveiller mon copain Freddy en le secouant et en le chatouillant. Déjà, des élèves, fort excités, trépignaient d'impatience. Freddy et moi restions calmes dans notre coin. Freddy m'expliquait qu'il avait fait un rêve... Il avait rêvé qu'il était l'élève le plus brillant et le plus intelligent de la classe. Je lui ai répondu qu'il était déjà notre génie...

L'autobus a commencé à ralentir. Nous étions dans un chemin étroit qui semblait mener au bout du monde. J'ai alors aperçu de gros nuages noirs juste au-dessus de nous et immédiatement après il s'est mis à pleuvoir. Une pluie torrentielle ! C'était la panique générale dans le bus. Le tonnerre grondait. Un éclair a foudroyé soudain un immense sapin qui est tombé au beau milieu du chemin forestier ! L'autobus a pilé net. Le professeur et le conducteur ont demandé aux élèves de se rasseoir et de se taire, mais en vain. Fatigué après ce voyage désagréable et pénible, j'ai regardé Freddy. Nous nous sommes retournés vers la fenêtre en attendant que les préados se calment. Soudain, des yeux rouges sang sont apparus dans les bois. Et ces yeux nous fixaient. Que faire ? Si nous donnions l'alerte, nos compagnons de classe auraient crié encore plus fort ! Pendant que notre mini Einstein réfléchissait à ce que nous allions faire, j'ai regardé si quelqu'un d'autre que nous voyait ces yeux mystérieux... Ce n'était pas le cas visiblement. J'ai donc regardé à nouveau vers la forêt ; rien n'avait changé. Je me suis demandé alors si ce n'était pas une farce organisée par les responsables du Parc... Au même moment, Freddy m'a annoncé qu'il valait mieux n'en parler à personne, car cet animal – ou était-ce un être humain ? - ne faisait que nous fixer... Notre enseignante, Mme Magalie, avait enfin réussi à calmer les élèves. Elle nous a expliqué que nous allions devoir sortir du bus... Les yeux dans la forêt ne bougeaient toujours pas et je me suis dirigé vers la sortie. Une fois dehors, les yeux rouges avaient disparu. Freddy et moi ne comprenions pas du tout ce qui se passait. Freddy m'a fait réaliser que nous étions du même côté que les yeux étranges et j'ai frissonné. Un léger brouillard sortait maintenant de la forêt... Le chauffeur nous a dit de le suivre à la queue-leu-leu au milieu du petit sentier. Nous marchions dans la boue, nos souliers prenaient

l’eau... En quelques minutes, nous étions trempés. J’avais tellement hâte d’arriver au camp ! Soudain, le groupe s’est arrêté... Tout le monde l’avait nettement entendu : un coup de fusil ! Mon cœur s’est mis à battre follement ; j’avais peur et je croyais que nous allions tous mourir. Un deuxième coup de feu s’est fait entendre, plus proche. Cela provenait du côté où étaient apparus les fameux yeux rouges. Pris de panique, j’étais sûr que c’était le diable en personne qui venait nous tuer. Après un troisième coup de feu, Freddy a crié : « Hourra nous ne sommes pas morts ! » Puis il a couru en direction de la forêt... Je l’ai suivi, même si je pensais qu’il était devenu cinglé. En un temps record, nous sommes arrivés dans une petite plaine. Il n'y avait rien, ni arbre ni rocher, seulement de la terre. Et au beau milieu de cette plaine miniature, un gros ours noir étendu sur le ventre. Un sang encore chaud s’écoulait du corps de l’animal. Quelqu’un avait tiré trois cartouches atteignant la bête en plein coeur... (À suivre)

CONSTANCE BOURGUIGNON

DÉSILLUSION

Ici-bas, il existe des gens qui nagent dans le bonheur et d'autres qui se noient dans leur détresse. Ici-bas, il existe des gens qui savourent la perspective de l'avenir et d'autres qui sont étouffés par les remords. Ici-bas, il existe des gens qui vivent bercés d'illusions et d'autres qui n'en n'ont plus. Certains en créent délibérément : il est tellement plus facile de vivre les yeux fermés, dans l'évitement, le déni, la lâcheté ! Est-ce si cher payé pour une vie sans travers ? À cette condition, on peut voir la vie comme une farandole : elle tourne parfois en rond, mais elle n'en n'est pas moins gaie. Pourtant, un jour, fatidique, mais inévitable, la musique s'arrête et la danse avec elle. Alors, il s'écroule, il éclate, notre petit monde idyllique, en milliers de morceaux qui viennent gésir misérablement à nos pieds. Dès lors, on ne peut qu'en contempler les bris, impuissants, en se demandant avec stupeur par quel miracle de naïveté on a pu en arriver là.

CATHERINE CARON

SEUL PARMI LES AUTRES

Le 17 juillet 1736

Cher lecteur,

Je me nommais Longan en raison de mes grandes mains osseuses et j'habitais dans un champ où, auparavant, je connaissais tout le monde. Cependant, un beau et mystérieux jour, un éclair foudroyant traversa le terrain, abattant tous mes amis et me laissant seul dans cet univers débordant d'imprévus. Malchanceux comme je le suis, je fus le seul à survivre. Après ce déplorable incident, la forêt environnante, pensant que mes copains m'avaient fui, prit ses distances.

D'un premier coup d'œil, on remarquait mon corps longiligne et mes délicates grappes de fruits sphériques. Celles-ci pendaient du bout de mes doigts et chacune d'elles cachait quelque chose de prodigieux. Ces légères perles étaient toutes mes enfants, mais curieusement celles-ci paraissaient tout le contraire de moi ; elles demeuraient rondelettes et courtes sur pattes. Lorsqu'on enlevait leur carapace couleur verge d'or et tachetée de gouttelettes chamois foncé, on découvrait une chair rappelant le blanc d'œuf cru. Enfin, le noyau nous dévoilait une magnifique bille lisse, noire et brillante, pas totalement ronde, mais plus qu'exceptionnelle. À l'intérieur, celle-ci offrait un cœur doux et sensible. D'où le proverbe : La beauté de l'apparence est seulement un charme de l'instant ; l'apparence du corps n'est pas toujours le reflet de l'âme.

Lorsqu'on approchait son nez pour renifler ces fruits gracieux, on respirait un délicieux parfum de noix né de leur enveloppe ferme, on humait un somptueux arôme floral qu'exhalait leur chair. On se croyait au beau milieu d'une jungle paradoxale. On pénétrait dans un monde abracadabrant, imaginaire et irréel, on se laissait emporter comme un oiseau dans le ciel en flairant cette fragrance loufoque qui se manifestait dans l'air.

Lorsqu'on en cajolait la coquille, on pénétrait dans sa pelure âpre et sèche. Puis, quand on en retirait l'écorce, l'intérieur de cette enveloppe réservait la surprise d'une peau veineuse. Quant à la chair, cette dernière demeurait fraîche et molle, telle de la gélatine. Finalement, le cœur de cette jouissance restait doux et éclatant.Enfin, la pelure de ce délice cachait un jus acide, la chair dissimulait une saveur de goyave, de noix de coco et de litchi, qui chatouillait la langue, en en éveillant les papilles gustatives… Voilà pourquoi je semblais si chatouilleux ! Soit on en adorait le goût, soit on l'exécrait.

Bref, j'aurais aimé avoir un copain avant de rejoindre les nuages...

Voudrais-tu devenir mon ami au Paradis ?

Longan

LAN DAO PHUONG LAN

CAUCHEMAR QUOTIDIEN

Dans la salle de bains du pensionnat, au milieu d'un nuage de buée, un corps d'adolescente se balança de gauche à droite au bout d'une corde, tel un pantin désarticulé.

* * *

Elsa dévisagea longuement son reflet dans le miroir du dortoir. Une chevelure blond miel ondulant jusqu'à ses hanches, une silhouette longiligne et élancée, un teint clair de rose, des yeux noisette, une bouche cerise… Un joli minois, quoi, d'une certaine façon altéré par son nez retroussé et ses nombreuses taches de rousseurs éparpillées sur ses hautes pommettes. La jeune fille n'éprouvait que de la répulsion pour son apparence. Et pour tout le reste, d'ailleurs…

***

Quand elle y repensait, c'était peut-être sa timidité affectée qui expliquait l'animosité des filles du pensionnat envers elle. Ou bien ses résultats scolaires au-dessus de la moyenne, source de la jalousie de ses camarades, qu'elles tentaient de dissimuler derrière un masque de mépris. Quoi qu'il en fût, les adolescentes de son niveau ne l'appréciaient guère – et ne se gênaient pas pour lui montrer leurs sentiments à son égard, souvent même durant les cours. Ses enseignants, bien qu'ils remarquassent les moqueries teintées de sous-entendus, préféraient les ignorer. La vérité était qu'ils ne pouvaient soustraire la moindre information des autres élèves, soumises elles aussi au tempérament dominateur d'Emmy, la terreur des pensionnaires.

L'adolescente, par ses manigances et ses coups bas, s'était taillé une place de choix au sein de la hiérarchie sociale du collège. Mais sous ses airs effrontés et en apparence imperturbables se dissimulait en réalité une jeune fille rongée par l'insécurité et la crainte constante de perdre son influence sur les autres. Influence qu'elle maintenait d'une poigne de fer, soit dit en passant. Aussi, gare à quiconque osait défier son autorité ! Ainsi, malheur à Elsa qui, un jour, s'était attiré la malveillance d'Emmy en cours de science en la corrigeant en public sur les principes de base en chimie. Emmy, outragée, avait pris la rectification de l'étudiante comme une atteinte personnelle. Depuis, elle n'avait cessé de persécuter cette fille un peu trop brillante et quelque peu marginale.

La semaine précédente, en classe de mathématique, Elsa, en tentant d'ouvrir son cahier, avait soudain réalisé que les pages en avaient été solidement collées. Emmy, assise deux rangées en avant d'elle, s'était alors lentement retournée jusqu'à ce que ses yeux emplis d'une lueur sournoise eussent rencontré le regard ahuri de l'adolescente. Il y eut quelques gloussements de la part des autres filles alors que le professeur, absorbé par ses nombres, avait le dos tourné. La bouche d'Emmy s'était alors tordue en un rictus de victoire avant qu'elle ne tournât ostensiblement le dos à sa rivale. Elsa, les larmes aux yeux et la gorge nouée, se garda bien de reporter l'incident à son enseignant, trop honteuse de sa défaite.

* * *

Et voilà qu'elle se cloîtrait de nouveau dans les dortoirs, comme elle le faisait tous les midis, préférant la tiédeur réconfortante de son matelas aux regards scrutateurs de ses camarades à la cantine. Elsa soupira de nouveau, tenta de prendre une mine confiante et déterminée. Elle ne tolérerait plus ces murmures, ni ces rires, ni ces tourments quotidiens. Ce soir même, elle s'adresserait à sa directrice de niveau. Elle porterait plainte contre Emmy et sa bande. Elle délesterait ses épaules d'un immense fardeau. Oui, elle le ferait. Ragaillardie par sa décision, la jeune fille sentit son humeur s'alléger. À présent, elle souhaitait prendre un bain et se faire belle comme pour marquer une nouvelle étape dans sa vie.

Alors que l'eau commençait à jaillir de la pomme de douche, Elsa se débarrassa prestement de son peignoir qu'elle suspendit à un crochet et entra dans la baignoire en tirant le rideau derrière elle. Seule, dans l'immense salle de bains commune des pensionnaires, l'adolescente accueillit avec gratitude l'eau chaude qui se déversait sur sa tête et son corps, réconfortante et apaisante. Elsa sentit la tension harassante des derniers jours lentement s'envoler au rythme de l'eau qui ruisselait. En ce lieu où son aversion pour son propre corps disparaissait comme par enchantement, la jeune fille se sentait libre. Elle ferma un instant les yeux, et un sourire s'étira subitement sur ses lèvres. Elsa frotta un instant ses muscles endoloris pour les décontracter, puis s'empara de son shampoing aux herbes et s'en étala plein les cheveux. Alors qu'elle portait les mains à sa tête, l'adolescente se figea, horrifiée.

La jeune fille porta ses paumes à hauteur d'yeux et les contempla d'un air hébété : elles étaient couvertes d'une substance visqueuse et marron à l'odeur infecte. Elle crut y reconnaître du pouding, de la colle et peut-être même de l'urine. L'adolescente se rejeta en arrière, tétanisée par le dégoût et la consternation.

Les autres étudiantes s'étaient bien jouées d'elles. Pendant toute une semaine, elles avaient pris plaisir à rassembler les déchets les plus divers dans la bouteille de shampoing de la pauvre Elsa dès que celle-ci avait le dos tourné. Leurs airs apparemment affables n'avaient été qu'une

pure hypocrisie, une façon d'endormir ses soupçons. Un mauvais tour dont, bien sûr, Emmy était l'instigatrice.

Ce fut le dernier clou du cercueil… Elsa éclata en sanglots, d'abord doucement, puis de plus en plus violemment, accablée par son infortune. La situation dans laquelle elle se trouvait était sans issue. Elle n'en pouvait plus, tout simplement plus ! Et la jeune fille se souvint de toutes ces paroles blessantes, elle revit ces regards ignobles, ces sourires cruels. Son statut de bouc émissaire, pour lequel on multipliait les gestes de compassion feinte ; les rares filles qui lui adressaient encore la parole lorsqu'elles n'avaient plus personne à qui parler ; ses faux espoirs d'intégrer une vie sociale normale quand on l'invitait gentiment à table avant de lui cracher à la figure. Toute cette détresse cachée, ces fulminations tues, avaient fini par faire surface. Et Elsa pleura.

Elle pleura toutes les larmes de son corps sous la pomme de douche qui entonnait une lente complainte. Elle pleura pour sa honte, sa frustration, sa colère. Elle pleura comme elle n'avait jamais pleuré, courbée sous la douleur, hoquetant et reniflant. Et lorsque ses larmes amères se tarirent enfin et que l'eau de la douche fut depuis longtemps devenue froide, le désespoir avait déjà annihilé en elle toute pensée, tout sentiment. Il fallait en finir.

L'adolescente saisit sa serviette de bain et s'essuya le visage et les mains. Elle se hissa ensuite sur le rebord humide de la baignoire et, en équilibre précaire, attacha le tissu au rail du rideau de douche. Sans hésiter, Elsa noua l'autre extrémité de la serviette autour de sa gorge. Pour une fois, ses gestes étaient fermes, résolus. La jeune fille prit une bouffée d'air, la dernière de sa courte existence qu'elle achevait avant même de l'avoir vraiment commencée. Elle faillit reculer au dernier moment, mais elle se reprit rapidement. Elle n'avait rien à se reprocher, rien à regretter de cette vie qui n'avait été qu'une longue série de défaites, ni aucune raison de demander pardon à qui que ce fût. Le vide s'offrait à elle… Elle sauta, espérant en son cœur brisé renaître en une vie meilleure.

* * *

Dans la salle de bains du pensionnat, au milieu d'un nuage de buée, un corps d'adolescente se balançait de gauche à droite au bout d'une corde, pantin désarticulé. Le long de son cadavre coulait encore l'eau devenue glacée.

FIN

NOÉMIE DEL DUCA

DES ORIENTATIONS

Chapitre 1 - Lui

Il entra dans cette vaste classe aux couleurs passées, suivi de dizaines de jeunes gens anxieux : anxieux de commencer leur première année universitaire… L'air était chaud, les corps suffocants, les regards enjoués. Il semblait étranger dans cette salle désuète. Son premier cours de mathématiques. Ce qu'il faisait là ? Aucune espèce d'idée ! Lui qui s'était juré de mettre fin à cette torture après les interminables années remplies de chiffres du secondaire ! Sa mère le voulait. Elle voulait le voir travailler dans le domaine de l'architecture, de l'ingénierie… En vue d'exercer un métier qu'elle aurait qualifié de « Métier intelligent ». Et tout ça en lien (dommage!) avec les mathématiques. Elle était ce genre de dame avec des opinions arrêtées sur tout. Son père, contrairement à elle, voulait le voir dans l'industrie de la brique. Un vrai métier d'homme, comme il le répétait souvent. Poser brique par brique durant toute sa vie… Sa sœur aurait dit Beurk ! Sa sœur…C'était la seule personne dans ce monde qui n'avait pas d'attentes envers lui. Ses parents semblaient toujours vouloir qu'il fût à leur image : la politesse, l'habillement, les cheveux, les études, le violoncelle… surtout le violoncelle. Il avait été forcé d'apprendre à jouer de cet instrument dès l'âge de six ans, malgré ses demandes incessantes pour remplacer le violoncelle par la guitare électrique.

Tous les choix que ses parents avaient faits à sa place lui avaient été pénibles. Mais le violoncelle… c'était carrément différent. L'odeur du bois vernis, le contact de ses doigts sur le matériau lisse et rosé… Il ne pouvait tout simplement pas résister au son doux, mais si puissant, qui sortait de cet instrument magistral. La douce sonorité s'emparait de ses émotions les plus profondes pour les faire ressurgir au bout de son archet… En dehors de sa famille et de son instructrice, personne ne l'avait entendu jouer de cet instrument. En fait, personne ne savait qu'il en jouait. Mais il ne considérait pas son violoncelle comme un jouet de spectacle, mais plutôt comme un journal intime. Sa sœur, qui donnait facilement des noms aux objets, avait surnommé ainsi son violoncelle : Le journal intime. Elle ne jouait d'aucun instrument - choix maternel -, mais semblait posséder une oreille musicale exquise. Lorsqu'il pratiquait, elle s'asseyait toujours au pied du tabouret brunâtre près de son bureau et fermait les yeux paisiblement pour mieux apprécier la sonorité mélodieuse de l'instrument. Au son d'une fausse note, elle sursautait. Il détestait la voir sursauter ! Il appréciait son visage calme et serein, son sourire détendu et heureux… C'était pourquoi il prenait soin de jouer doucement, améliorant ses capacités musicales.

Il s'assit vers le centre de la classe, observant ceux qui se réjouissaient d'être dans ce lieu quelque peu vieillot. Il les enviait d'être si heureux, si déterminés. Ils voulaient être là, ils voulaient réussir, ils avaient un but. Lui, il ne le désirait pas. Il n'avait aucune intention de continuer sa vie dans le domaine des mathématiques, encore moins dans «l'industrie de la brique». En fait, il ne possédait aucune idée précise sur son futur… Ses amis, ses cousins, sa sœur, même, tous savaient ce qu'ils voulaient faire plus tard. Pas lui. À la simple idée de choisir une profession qu'il devrait effectuer quarante heures par semaine au cours des trente-cinq prochaines années, il tremblait d'horreur. Ses proches, étaient-ils donc si naïfs ? Croyaient-ils vraiment que dans quelques années ils auraient la même définition de ce qu'ils désiraient faire de leur vie ? Ils consacraient d'innombrables heures aux études pour atteindre le but qu'ils s'étaient fixé, mais était-ce vraiment ce qu'ils voulaient ? Lui, il n'y comprenait rien…

Chapitre 2 - L'après-midi

Assise sur les marches de béton, sa sœur l'attendait impatiemment. Il voyait tour à tour l'anxiété et l'innocence qui perlaient dans ses yeux clairs. Elle voulait tout savoir ! Elle voulait qu'il lui annonce que sa première « journée forcée » avait été un franc succès et qu'il était follement tombé amoureux des mathématiques ! C'était pourtant loin d'être le cas…

- Sophie…

Au ton de sa voix, elle avait compris : cette journée n'avait été qu'une journée parmi tant d'autres, une souffrance purement mathématique.

- Arrête, c'était seulement ta première journée ! s'exclama-t-elle. Peut-être que tu vas finir par adorer ça, les maths ! Peut-être que maman avait raison et que finalement tu vas passer ta vie entouré de chiffres ! Ou peut-être que…
- Ou peut-être pas, lui répondit-il sèchement.

Elle était déçue, il le percevait dans son regard chagriné. Ses longs cheveux bouclés, attachés en natte, lui donnaient un air enfantin malgré ses quinze ans. Elle l'observait de ses délicats yeux noisette, identiques à ceux de sa mère. Il ne savait quoi dire… Elle se releva doucement, prenant soin de ne pas salir sa jupe écarlate.

- Alors ? Tu vas faire quoi maintenant ? Continuer à étudier dans un domaine que tu détestes à en mourir pour ensuite travailler toute ta vie là-dedans?
- Je ne sais vraiment pas…

(À suivre)

SHANTI DESAUTELS-ROY

LE REGRET

Le regret inoubliable sous nos yeux défie le temps que tous semblent négliger. Avant même de contempler son arrivée, on réalise son envolée. Prendre la peine d'apprécier cette perfection de la nature reste une chose que tous semblent oublier. L'Homme, indigne de l'immortalité, repose dans cette quatrième dimension, s'engouffrant sans relâche dans un vaste chaos inexorable. Il est entraîné dans cette danse démoniaque, ce cercle vicieux de paroles oubliées, d'insultes rejetées et de trahisons recréées. Il vit sans rire, il jouit sans plaisir, dans cette immuable mer d'hypocrisies. Puis, l'Heure sonne, signalant ainsi l'Heure de partir pour ce pays des Heures oubliées. Regret, amertume, abattement l'encerclent fatidiquement, tel un vaste brouillard épais s'étendant sur une infinité de miles où la fin n'est pas chose connue. Accourt ensuite, à bras ouverts, la délivrance. Il se réveille de ce rêve nébuleux, écarquille enfin les yeux et comprend alors cette importance, cette chose si rarissime, cette perle précieuse qu'est le temps.

MARIAN ESCALLON

DESTIN INCONNU

Sans avoir le temps
D'un dernier au revoir
Il partit
Vers son destin
Il marcha d'un pas décidé
Avec l'espérance et l'espoir
D'un avenir meilleur
Vers l'inconnu
Il se dirigea
Malgré sa peur
La tête haute
Il continua
Bien décidé de réussir
Du mieux qu'il pourrait
Dans ce monde
Où rien n'est donné
Où la joie est seulement prêtée.

POUR LES AMOUREUX DE TOUJOURS

Ils s'embrassèrent pour la dernière fois
Sur le bord de la plage
Au soleil couchant
Dans le dernier rayon de lumière
Ils se firent leurs adieux sur terre
Comme la vie ne leur laissait vivre leur amour
Ensemble, ils partirent pour l'au-delà
Abandonnant sur le sable doré
Leurs corps qui autrefois avaient contenu leur amour
Les amoureux se rejoignirent au Paradis
Où personne ne leur interdit de s'aimer
Pour l'éternité.

MARIAN ESCALLON

COMME DES DIAMANTS À L'HORIZON

Comme des diamants à l'horizon
Dans l'obscurité la plus absolue
Tes yeux brillent dans le noir
Comme des perles rares
Ils me redonnent de l'espoir
Au loin
Ils regardent
Dans les ténèbres
Au milieu de l'océan
Ils me guident sur mon chemin
Et m'accompagnent
Vers le destin.

JIA NI FAN

LA ROSE

Je suis une rose
exposée à mille dangers :
le souffle du vent,
les rayons du soleil,
le bétail affamé.
Mais je m'accroche à mes racines fortes,
mes nombreuses feuilles comme des parasols.
Gare à ceux qui osent m'approcher !
les épines sur ma tige fragile
suffisent à éloigner même les plus agiles.
Sans eux je ne serais qu'une âme morte.
Mais, au fond de moi,
je reste tout ce qu'il y a de plus normal ;
une fleur sensible et prévisible
une rose qui ouvre ses fins pétales.
Seule ma beauté
met en valeur le monde à mes côtés ;
en fin de compte,
je ne suis qu'une plante, parmi tant d'autres.

JIA NI FAN

MON MEILLEUR AMI

Petite fille qui était en moi
je me promenais dans les bois
pour retrouver mon seul allié
qui était toujours là pour me consoler.
Du haut de la colline,
il me saluait avec son feuillage vert lime.
sous le ciel bleu azur,
un chêne, du haut de sa majesté
un cadeau précieux des lieux
malgré son âge avancé.
notre amitié honnête et pure
ne se démentait pas au fil des jours
il me laissait grimper sur son tronc,
récitait mes leçons.
Un jour, alors que tout se teintait de signes rouges,
mon rêve à moi sembla se démanteler
pareil à ma peine;
cependant, il se montra sans haine
envers ceux dont l'avenir serait de gâcher celui des autres.
Lorsque le bruits des scies me parvint,
je courus à la maison m'y réfugier,
car je ne voulais pas voir cette scène
qui se déroulait sous mes yeux aveuglés.
Longtemps après je retournai dehors
pour découvrir les restes de ce qui avait subi le sort…
il n'était plus là,
seule une souche qui dépassait à peine
prouvait son existence de la veille.
Une seule larme n'aurait pas suffi
à compenser toute la souffrance que j'ai vécue
ses chansons, ses expressions, tout était perdu.
C'est ainsi que je perdis mon ami de toujours
mais chaque soir, je ne peux m'empêcher de penser à lui,
mes souvenirs d'enfance, mon lien avec la vie

JIA YI FAN

APRÈS LA PLUIE, LE BEAU TEMPS

Je me sentais si petite,
Si petite dans un monde aussi grand.
Je me sentais minuscule comme une souris,
Perdue dans un monde de géants.
La douleur m'écrasait horriblement
J'avais l'impression de ne plus exister
Tellement j'étais ratatinée.
Mais avant que j'aie pu m'ôter la vie,
Tu m'as sauvée comme une bouée.
Tu m'as tendu la main, m'as relevée et m'as mise dans le droit chemin
Avec ton amour, ta tendresse, ton affection,
Tu m'as redonné le souffle de la vie
Comme une brise dans la nuit
Dans ma coquille vide
Tu m'as tellement couverte d'attentions…
J'en ressens encore de ces émotions !

GUILLAUME FAUCHER

RÊVES D'HIER, GLOIRE DE DEMAIN

Il existe une personne noble et fière qui fait du vaste monde son foyer, des épreuves ses succès, tel un rapace qui, du vent, se joue afin d'avancer. Le regard de cet être emplit votre âme de tristesse. Toutefois, si vous parvenez à ne pas être submergé par l'azur infini ni tourmenté par ses prunelles, vous pouvez encore sentir palpiter le triomphe éternel et les gloires du passé. Cette personne perçoit dans le ciel les pâles noirceurs qui offrent leurs lumières ténébreuses. Cette personne observe le passé, et accepte le présent, jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une parcelle du temps à détailler. L'avenir, si proche, si loin, quant à lui, donne le temps de grandir, de fleurir, puis de mourir, mais surtout de se souvenir, car dans son cœur ne cesseront de résonner les victoires du passé. Cette personne, c'est vous, c'est moi, c'est nous. Nous ne cesserons jamais de bâtir un rêve, que ce soit demain, dans le lointain ou dans un monde sans fin. Que l'on chante les gloires du passé !

HARMONIE CHAOTIQUE

L'écho retentit, souffle sa colère,
Mais ce n'est que le début malin
Car le courroux du céleste, à la mer
Parviendra, en tyran règnera. Fin…
L'écho retentit, tonne sa colère
À la cime des mondes égarés.
Un pays dévasté, au sein des terres,
Se couvre la vallée des ombres nées.

L'écho retentit, hurle sa détresse

Dispersant ses disciples aux luths gais,
Tel le tisserand d'une aube nouvelle,
Le zénith recouvre ses droits d'aimer.
Que dansent les myriades éternelles !

JUSTINE FORTIN

UN NOUVEAU DÉPART

Je suis sans force
Comme si j'avais perdu mon sang d'une plaie ouverte
C'est une nouvelle d'une injustice atroce
Qui m'a enlevé ce qui me restait
J'ai réussi à percer son secret
Dévoilant le fond réel de sa nature
Mais je dois garder ma rage pour plus tard
Mes attentes sont trop élevées
J'essaie d'effacer ces contrevérités
Afin d'éviter les incompréhensions
Ce n'est pas seulement du mépris
C'est le fait d'être son pantin préféré
Me blesser j'y ai pensé
J'ai longtemps pataugé dans ces pensées confuses
Obéissant aux règles, obtempérant aux ordres
Sans issue est ce labyrinthe
Et pourtant les autres s'en sortent
La fausse précellence cache la vérité de l'histoire
Je suis un pion dans son jeu
Mais grosse est cette erreur commise
Car quand je n'encaisserai plus les coups
Je marcherai avec fière allure
Vers ma nouvelle vie.

HÉLÈNE FRÉCHETTE

LA FIN DE L'ÉTERNITÉ DE TON EXISTENCE

Pour un homme, un père et un grand-papa unique

Tel un secret que tu caches, cette Chose grandit en toi pour le reste de tes jours. Cette Chose, qui s'incruste au plus profond de ton être, qui t'entraîne dans un trou noir d'où personne ne revient et t'éteint à jamais, ne peut être que la Maladie. Vivre au jour le jour ; chaque minute, chaque seconde, qu'on pensait interminables, ensemble, constitue ta vie ; ta Seule et Unique Vie.

Rires, sourires et moments inoubliables deviennent pour toi une mer d'idées oubliées. Sans pouvoir reprendre le contrôle de cette guerre, tu luttes pour avoir plus de temps ; maître des destinées, c'est lui qui décidera de ton dernier jour, qui causera une perte à laquelle personne ne voudra croire. Nul n'est prêt pour ton départ imminent ; pourtant, toi, tu contemples de près l'horizon qui te montre la fin.

Tu attendras les « au revoir » pour terminer ton histoire, qui, malgré les intempéries, t'aura donné joie de vivre. Il ne te reste qu'à replonger dans tes rêves pour que Dieu seul puisse te réveiller…

ROXANNE GAGNÉ-GIARD

POÈME D'UNE MORTE

Pourquoi m'as-tu quittée ?
Pourquoi m'as-tu abandonnée ?
Pourquoi m'as-tu laissée
À moi-même sans pitié ?

Je t'ai supplié
Pourtant tu m'as ignorée
Et pour bien terminer
Tu m'as laissé me noyer.

Sans du tout m'aider
Pourquoi m'as-tu abandonnée ?
Pourquoi n'as-tu pas eu de pitié ?
Pourquoi ne pas m'avoir aimée ?

Je sais, la vie est compliquée
Elle ne peut pas toujours être sans difficultés
On ne peut pas être tout le temps épargnés
Mais pour les autres, je continue d'espérer.

ALEXIA GEORGIEVA

LA FILLE DE CENDRE

Je marchais dans la nuit sombre et froide. Je n'entendais que ma respiration haletante ainsi que mes pas craquer sous la neige. La forte brise me frappait en plein visage et je la sentais traverser la légère fibre de mes collants. Mes cheveux fouettaient sans cesse mes joues. Je m'arrêtais devant chaque vitrine pour dessiner sur le givre à la manière de Picasso. Les mains serrées, je marchais droit devant sans penser au passé. Cependant, l'image revenait derechef. La chaleureuse maison où j'avais vécu toute mon enfance, les escaliers que je m'amusais à descendre à pas de loup pour aller chercher des biscuits, la fenêtre que j'ouvrais pour jouer à la princesse cachée au fond d'une lugubre tour… Tout cela n'était maintenant qu'un souvenir.
Je revois sans cesse la même scène... La flamme rouge orangé, les cris et les cendres. Je ne sais pas où aller, voilà déjà quelques jours que j'erre dans les rues. Le vaste château où j'habitais n'est maintenant qu'une gigantesque étendue de cendres. Il ne me reste personne, excepté Mimosa, le petit chihuahua en peluche délicatement déchiré et jauni par les années, seule et unique chose que j'ai réussi à récupérer. Maman me disait de ne pas me moquer des plus pauvres, car je serais gravement punie. Je riais presque toujours à cette récrimination. Mais voilà qu'aujourd'hui je comprends et… Oh, je m'en veux tellement ! Peut-être que rien ne serait arrivé si j'avais fait la sage jeune fillette. Pour vous, maman, papa, Catherine et Émilie, je reprendrai ma vie, je ne sais pas quand ni comment, mais lorsque je deviendrai médecin, vous serez fiers de moi. De là-haut, donnez du courage à votre fille de quinze ans et aidez-la à trouver son chemin, car pour l'instant, je ne fais que marcher dans la rue en regardant droit devant moi et en serrant Mimosa très fort contre mon cœur.

FIN

GUILLAUME GIRALDEAU

REFLETS DU PASSÉ

Chapitre 1

«Debout là-dedans !»

C'était sa mère qui l'appelait. Passionné d'histoire ancienne – en fait, pas si ancienne que ça - Sacha avait eu la brillante idée de s'inscrire à un cours qui se donnait le samedi matin à une heure très matinale, afin de peaufiner ses connaissances.
Ensommeillé et marchant comme un zombie, il prit le temps d'embrasser sa mère, de mettre un t-shirt sale de trois jours, affichant la phrase «Learn to live», et de manger un demi-muffin sec et croquant. Un vrai délice !
Sacha quitta la somptueuse demeure du quartier Kropotskinskaya. La circulation y était moindre qu'ailleurs et d'aucuns considéraient cette partie du centre de Moscou comme la plus belle de la ville.
La destination de Sacha ? L'université. Il voulait en apprendre un peu plus sur la Seconde Guerre mondiale déclenchée par Adolf Hitler. D'ici à la fin de son semestre, il aurait la chance de séjourner un mois en Allemagne et mettrait à profit son séjour en Europe pour pousser jusqu'en Pologne où il visiterait le plus grand et le plus important camp nazi, celui d'Auschwitz-Birkenau.
La Seconde Guerre mondiale, en dépit de toutes ses cruautés, le fascinait ; Hitler le fascinait, et Sacha voulait en apprendre un peu plus à son sujet. Pour lui, ce personnage politique avait été un homme aux pensées sadiques, au cœur de glace et à l'intelligence ravagée par le fantasme de « la race supérieure ».

Arrivé devant l'université, il attacha son vélo et entra dans le hall. Il se mit à déambuler dans les couloirs à la recherche de sa salle de classe (elle changeait à chaque cours). L'ayant trouvée, il y entra et s'assit. C'était parti pour deux longues heures d'enseignement !

«Chacun à sa philosophie et son opinion sur les évènements, répétait sans cesse son professeur. Par exemple, Hitler croyait pouvoir posséder le monde en détruisant sans pitié une race qui, selon lui, faisait obstacle à sa vision politique. Raciste ? Certains disent que oui ; d'autres, en revanche, s'entendent sur le principe qu'il était surtout dérangé mentalement, mais tous sont d'accord pour dire que ses actions sont impardonnables. Heureusement, le monde ne connait pas que ce type de personnages… Il existe aussi des défenseurs des droits et des libertés de la personne… Barack Obama, par exemple. Ce nom vous dit quelque chose ? Eh bien, cet homme politique prône l'égalité entre les peuples et veut en finir avec le racisme.»
Cette longue conclusion fut le signal que le cours du jour s'achevait.

Revenant à chaque fois plus instruit, Sacha avait la bonne habitude de s'arrêter faire des petites courses à l'épicerie et de s'inviter chez son amie Victoriya, qu'il aimait en secret. Cette fois-ci, il

n'allait pas être à court de sujets à partager avec son âme sœur : il venait d'apprendre, en effet, que l'université lui permettait d'inviter quelqu'un de son choix à l'accompagner durant son voyage. Et Sacha avait bien l'intention d'inviter sa petite amie à prendre part à ce périple à travers l'histoire…

Le soir suivant, sa mère lui demanda ce qu'il avait l'intention de faire après ses études… Il n'en avait, en fait, aucune idée ! Être professeur n'était pas ce qui l'emballait le plus... Ce qui le fascinait, c'était ces hommes des siècles passés qui, par leurs écrits et leurs actions, avaient favorisé le développement de la libre expression. Dieu savait qu'ils ne s'étaient pas gênés pour critiquer les agissements des dirigeants politiques de leur temps ! On les appelait communément les philosophes des Lumières. Sacha voulait écrire un livre à leur sujet.

Sa mère était angoissée par son manque d'inspiration dès qu'il s'agissait de son choix de carrière, d'autant qu'elle travaillait comme conseillère en orientation à l'université. Sa colère contre sa progéniture ne faiblissait pas ! Sacha détestait ce genre d'attitude misérable.

Ayant mis un terme à cette discussion, ils dégustèrent avec appétit leur goloubsty, un plat typique d'Europe de l'Est : feuilles de choux farcies au porc haché, mélangé avec du riz, le tout saupoudré d'épice. Pour accompagner ce succulent repas, ils sirotaient une bonne vodka Smirnoff.

Le repas terminé, chacun vaqua à ses occupations… Pour Sacha, c'était le bonheur (et l'heure !) de dormir.

Cette nuit-là, Sacha fit un rêve étrange qui laissait présager une mauvaise expérience… Plongé dans un épais nuage de fumée noire, il discernait une odeur de chair brulée. Son corps pris de frissons et son cœur battant la chamade, il croyait défaillir tant l'odeur était âcre. Abasourdi et dégouté, il bascula… Sous son bras, une crosse de calibre 12 s'était matérialisée sur laquelle il s'appuyait… Il se trouvait devant un immense bûcher de cadavres humains et il en était épouvanté…

Il se réveilla en sursaut, les sens en alerte. Sa mère se tenait à l'entrée de sa chambre. Alertée pas les cris effroyables qu'il avait poussés dans son sommeil, elle était venue précipitamment. Sacha était livide, parcouru de spasmes violents. Pour recouvrer ses esprits et son calme, il se leva et alla chercher ce qu'il avait de plus précieux : une chaîne en or avec un médaillon – et dans ce médaillon, une petite photo de son père, vêtu d'une chemise bleue, d'une cravate assortie… Cette photo avait été prise le jour du mariage de ses parents… Sacha était triste : le médaillon lui avait été donné pas son père peu avant sa mort. Après de longues minutes passées à errer dans ses souvenirs, il entendit sa mère lui demander :
«Tout va bien ?
- Oui, j'ai fait un cauchemar, c'est tout... Désolé du vacarme que j'ai fait en dormant.
- Maintenant, tu dois dormir. Demain est un autre jour...
- Bonne nuit.»

Sacha chercha en vain à se rendormir. Ce cirque l'avait affecté plus que tout. Penser à Victoriya était son seul réconfort… ses cheveux ondulés, ses yeux bleus, son nez aquilin et ses joues rouges et joufflues… Tous ce dont il rêvait en une seule personne !

Chapitre 2

Au petit matin, après cette nuit mouvementée, Sacha mourait de faim. Il se prépara un délicieux petit-déjeuner composé de fruits (pommes, fraises, mangues), d'œufs et de pain grillé. Sa mère entra dans la cuisine. Elle venait de recevoir un coup de fil important de son travail. Son patron lui accordait l'augmentation de salaire qu'elle attendait depuis des lustres.
«Te rends-tu compte de ce qui m'arrive ? lui demanda-t-elle.
- Maman, je ne pourrai jamais assez te remercier pour tous les sacrifices que tu as déjà faits pour moi.»

Cette touche joyeuse fit oublier à Sacha son mauvais rêve. Dans la foulée, sa mère lui annonça que, le soir même, elle allait l'amener dans le meilleur restaurant de Moscou. Marchant gaiement dans la maison, un petit sourire sournois au coin, les pommettes colorées, elle semblait aux anges. Pour lui, en revanche, cette journée s'annonçait assez morne… Il avait tant de devoirs à faire pour le lendemain !

Mais d'abord il devait se rendre dans un centre commercial, car sa mère voulait absolument qu'il choisisse un ensemble Jean-Paul Gaultier. Dans le magasin, un vendeur l'apostropha pour lui demander s'il avait besoin d'aide. Sacha lui expliqua ce qu'il cherchait. Le vendeur, en vrai professionnel, le conseilla avec le souci affiché de répondre à ses attentes. Ses achats finis, Sacha voulut faire une petite marche, seul. Sacha fit donc ses adieux à sa mère et partit d'un pas assuré dans les rues étroites de la ville, admirant au passage la beauté architecturale de chaque maison. Sacha soupira de joie. Il était heureux et fier de la vie qu'il menait ici.

Chapitre 3

Il ne restait plus qu'une semaine avant leur départ pour l'Allemagne. Il passait la majeure partie de son temps libre à planifier son voyage avec sa meilleure amie, Victoriya. Il trouvait la jeune fille si belle, avec son teint crème, ses cheveux blonds… Et ses yeux, Seigneur ! Ses yeux d'un bleu océanique qui, plus tard, feraient rêver bien des hommes ! Au rythme d'un hard rock bien frappé, chacun y allait de ses suggestions… quels musées visiter, dans quels restaurants manger…
« Sans contredit, affirma Sacha, l'endroit que je veux absolument visiter s'appelle en allemand «Konzentrationslager Auschwitz» ou camp de concentration d'Auschwitz.
- Dans mon cas, en apprendre un peu sur l'histoire juive m'intéresserait, insista-t-elle. Je suis juive moi aussi, mais je n'ai jamais porté beaucoup d'attention à l'histoire de ce peuple si souvent persécuté…
- Tout à fait d'accord.
- Bien. Alors, nous irons au Musée juif de Berlin. »

Quelle joie ! Lorsque le regard brillant et assuré de son amie rencontrait le sien, Sacha en était transporté. Cet échange silencieux lui donnait des fourmis dans les jambes et ravivait le feu de l'amour qui le consumait. Mais le soir tombait sur la ville, il était tard et il dut se résigner à repartir. La nuit s'annonçait longue pour Sacha. Il devait finir un devoir à remettre le lendemain. Il se hâta pour arriver chez lui. Une bise sur la joue de sa mère qui faisait la vaisselle, il attrapa une boisson énergisante et alla dans son bureau.
«Résumons. J'ai besoin de rédiger une critique de dix pages sur un film. Je dois relater les points forts du film, le rôle qu'a joué Schindler dans la lutte contre la barbarie, sa perception personnelle… »
Évidemment, le film - La liste de Schindler - portait sur les nazis. C'était l'histoire d'un riche fonctionnaire – Oskar Schindler -, omniprésent au sein de la communauté nazie, qui avait acheté une usine de casseroles pour en faire une usine d'armement. Cette usine d'armement devait servir, en fait, de refuge pour un bon nombre d'ouvriers juifs. Homme à deux visages, Schindler avait la confiance des dirigeants allemands, mais en fait il cherchait à sauver des vies par tous les moyens possibles et imaginables.

Devant son ordinateur, des écouteurs dans les oreilles, Sacha mit le disque compact dans le lecteur et appuya sur le bouton lecture. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il vit pour la première fois en noir et blanc à quoi ressemblaient les camps de concentration, les incinérateurs et les chambres à gaz ! Brrrr! Son rêve de la nuit précédente ressemblait étrangement à ce film. Il fut pris de dégoût…

Au bout de deux heures, ses paupières étaient devenues lourdes et il cognait des clous. Pourvu que ce film finisse bientôt, se dit-il.

C'est à ce moment-là qu'il eut l'idée (brillante ?) de copier directement sur internet des passages se rapportant au film qu'il devait présenter. Le plagiat était pourtant une méthode qui ne lui ressemblait guère… mais « à la guerre comme à la guerre ! » Son travail fini, il alla s'étendre sur son lit sans prendre la peine de faire sa toilette ni d'éteindre le plafonnier dont la lumière froide remplissait la chambre étroite.

Chapitre 4

Le jour du départ était enfin arrivé ! Les valises, bourrées d'objets et de vêtements divers, attendaient patiemment à la porte. Une dernière lumière à éteindre, un dernier volet à fermer, la clé à glisser dans la serrure… En voiture ! Le temps d'aller chercher Victoriya, et sa mère mettrait le cap sur l'aéroport international Domodiedovo. Pour Sacha, c'était un moment unique et il le passait avec les deux personnes qu'il aimait le plus au monde. La ville défilait sous ses yeux… ici, un vendeur de journaux… là, un hôpital… plus loin, un banc dans un parc… et puis les ambassades… du Canada, de France, d'Italie… puis l'autoroute… Il alluma la radio. On jouait une chanson d'amour :
Tu es la prunelle de mes yeux, le battement de mon cœur. Si tu avais un cellulaire, j'aurais pris la peine d'appeler Jésus pour lui dire ces mots : Vous avez perdu un ange !

Ce couplet détendit l'atmosphère. Enfin arrivés à l'aéroport, Sacha et Victoriya mirent leurs valises sur un chariot. Des voix descendues de haut-parleurs invisibles s'adressaient aux passagers retardataires… Un drap de neige épaisse recouvrait les pistes de l'aéroport. Le temps était exécrable ! Sur le débarcadère, la situation était chaotique, et ils se dépêchèrent de rentrer dans l'aéroport pour éviter les chauffeurs de taxis qui cherchaient désespérément des clients. Des milliers de touristes et d'hommes d'affaires s'y pressaient. Il fallait maintenant qu'il se rappelle de la procédure à suivre avant de s'installer confortablement dans leur Airbus. En tout premier lieu, son objectif était de trouver le guichet d'enregistrement pour les bagages. Déambulant dans les couloirs, les deux jeunes gens réussirent enfin à trouver un préposé à l'information.

« Pardon, monsieur, auriez-vous l'amabilité de me diriger vers les guichets d'enregistrement des bagages de la Lufthansa ?
- Prenez le couloir à gauche. Ce sera sur votre droite. »

Victoriya et Sacha débouchèrent dans un grand pavillon où se trouvaient plusieurs balances. Des employés s'affairaient à numéroter les valises. Ils pressèrent le pas pour avoir une bonne place dans l'immense file d'attente. C'était maintenant l'heure de passer à la douane. Leur vol partait dans une heure… Un parfum désagréable flottait dans l'immense salle. Un homme à l'allure imposante, à la barbe longue, dégageait une odeur de transpiration. Le monsieur en question s'occupait des fouilles corporelles. Aucune exception à la règle, cela s'imposait. Les deux jeunes gens y passèrent. Après quoi ils débouchèrent dans les terminaux - dernière étape avant l'embarquement. Victoriya, trop excitée, ne put s'empêcher d'aller regarder les appareils sur les pistes. Il neigeait abondamment et elle n'arriva pas à distinguer leur silhouette, car un épais brouillard les enveloppait.

Chapitre 5

Un lustre illuminait le hall d'entrée de l'avion. Des couchettes occupaient les murs. Le sol était recouvert d'un épais tapis illustré de motifs égyptiens. Des fauteuils en cuir venaient agréablement compléter le tableau. Victoriya et Sacha poussèrent un soupir d'épuisement. Ils se mirent à leur aise. Durant le vol, Sacha afficha souvent une attitude cynique. Ce qui déplut beaucoup aux agentes de bord – très mignonnes - qui s'affairaient, avec peine, à servir les nombreux passagers. Un hurluberlu s'amusait à prendre les accents de différentes régions d'Europe occidentale. Des passagers acariâtres n'arrêtaient pas de se plaindre et trois bébés en pleurs semaient la zizanie. Nos deux protagonistes profitaient à ce moment-là d'une vue magnifique sur la mer Méditerranée… Puis vint l'heure du repas. Une femme, aux traits fins, à la fine bouche et au maquillage bien agencé, réussit à le sortir de sa torpeur en l'apostrophant pour leur proposer le menu du jour. Il était autour de 20h et le vol tirait à sa fin. Confortablement assis, ils regardaient un film d'horreur.

Les agents de bord s'activaient pour répondre aux moindres caprices des voyageurs. D'autres se souciaient des problèmes possibles à la douane. Sacha tenait mordicus à charmer Victoriya

durant ce voyage. C'était sa préoccupation principale ! Son travail historique venait bien après… La jeune fille était si belle ! Il en était pétrifié.

Le voyage durait maintenant depuis six longues heures et ils étaient exténués. Victoriya et Sacha, adeptes de l'adage «l'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt », avaient les traits tirés. Ils décidèrent donc d'aller s'étendre, chacun de son côté, sur une couchette -… service exclusif à bord du fameux Airbus A-380 !

Chapitre 6

À son réveil, Sacha, les yeux vitreux et la voix rauque, se présenta à Victoriya. Son rêve – son cauchemar - n'arrêtait pas de le hanter, toujours plus percutant. Il se voyait arborant le signe nazi et ordonnant à de simples soldats de tirer sur des estropiés. Le carnage l'excitait. Il riait dans son rêve, et riait encore, et son rire démoniaque le tirait de son sommeil…Et le réveil était brutal. Sacha devait à tout prix se procurer le livre Mein Kampf (« Mon combat ») de Hitler. S'il voulait comprendre quelque chose à la funeste époque qu'il s'était mis en tête d'étudier, il avait tout intérêt à en faire une analyse méthodique. De petits incultes avaient l'habitude, assis devant un bon café, de le questionner : pourquoi la guerre ? pourquoi des régimes politiques ? Sacha prenait un air innocent et leur répondait de façon théâtrale : « Ces questions en disent beaucoup. Prenez donc les mesures nécessaires pour y répondre à la fois justement et pacifiquement.»

… Victoriya le sortit de sa torpeur pour lui rappeler sèchement que c'était à lui que revenait la charge de travailler. Quant à elle, elle était tout bonnement en vacances ! Il opina, d'accord, d'accord, et il se mit au travail. Parmi les principales causes de la Deuxième Guerre mondiale, il y avait donc :

- le Traité de Versailles ;
- la crise économique de 1929 ;
- le désir d'expansion du Parti nazi ;
- le désir d'expansion de l'empire Japonais ;
- les…

Sacha prenait des notes et ne semblait plus pouvoir s'arrêter.

Chapitre 7

Plusieurs jours passèrent. Sacha avait des maux de tête. Il se sentait comme en état d'apesanteur et avait des pertes de mémoire. À la blague, son amie lui répétait que c'était probablement le mal du pays. Mais Sacha n'en était pas sûr… Ses sens ne réagissaient plus comme avant. Parfois, il éprouvait même un désir de tuerie… Un charmant médecin lui avait prescrit des calmants et ça allait mieux. Les premiers jours, ils les avaient même passés à faire des sorties en groupes dans Berlin, mais maintenant il commençait à en avoir assez.

Une soirée mémorable s'annonçait. Ils avaient des places réservées à un concert de l'Orchestre Symphonique de Berlin. Selon les dires de certains, la musique était bonne pour les nerfs et adoucissait les mœurs… Pour Sacha, elle n'était qu'une source d'inspiration impure ! C'était maintenant l'heure du concert… La salle était immense, sépulcrale ; une odeur âcre flottait dans l'air. Le concert pouvait commencer. Musique !

Crescendo, decrescendo, tonnerre d'applaudissements… (À suivre)

ARILYS JIA

PERFECTION

Je m'affalai dans le fauteuil rembourré, la mine boudeuse. Mes jambes longilignes écartées de façon impolie, exhibant mes mollets galbés de danseuse recouverts de denim, l'air impertinent, je m'apprêtais à rencontrer ma psychologue pour la première fois. Mes yeux se promenèrent le long de la salle d'attente, scrutant le moindre recoin de la pièce austère et lambrissée. Je haïssais cette pièce. Je haïssais aussi cette femme qu'était mademoiselle Van Den Bosche, cette femme à qui j'allais devoir me confier, cette enquiquineuse qui n'en avait rien à faire de ma vie, cette parfaite inconnue qui se croyait tout permis parce qu'elle avait obtenu quelques diplômes de psychologie. Je ne l'avais encore jamais rencontrée, mais je la détestais déjà. Il me semblait déjà voir son visage, ses mains calleuses parsemées de taches brunes, son corps recroquevillé de petite vieille. Je flairais sa mauvaise haleine. Je l'imaginais en train de me tuer à grands coups de sermons, tous plus assommants les uns que les autres, alors que je me noyais dans la profondeur épaisse et ouatée de mon désespoir...

- Odette ? Odette Dufarge ?
Une voix flûtée me tira de ma transe profonde. J'avais dû m'assoupir, car je dus soulever avec peine mes paupières afin de faire face à mon interlocutrice. Des points noirs brouillèrent ma vue pendant un instant, un bref instant de répit pendant lequel je pus aisément me préparer à ma première séance de conseils. Je poussai un long soupir. J'étais prête. Les points noirs se dissipèrent lentement et, à leur disparition, je ne pus réprimer un hoquet de surprise. Au lieu de la grenouille de bénitier au visage sévère à laquelle je m'attendais, une jeune fille m'observait calmement, un sourire chaleureux s'étirant sur ses lèvres. Je lui aurais à peine donné quelques années de plus que mes quatorze ans, tant elle avait l'air fraîche et juvénile. C'était, sans l'ombre d'un doute, trop beau pour être vrai. Elle était probablement l'assistante de la psychologue ou quelque chose du genre.
- Je suis Nicole Van Den Bosche, bonjour.
Surprise, la gorge sèche, je réussis néanmoins à bafouiller un faible salut. Nicole s'esclaffa, ses pommettes rondes rebondissant au rythme de ses rires.
- Je parie que tu m'imaginais comme une vieille ridée à mauvaise haleine... Viens, suis-moi, je te montre mon bureau.

Chaussant des lunettes de vue rouges, Nicole égalisa une pile de feuilles sur son bureau noir avant de la déposer avec précaution dans une besace vernie. Elle se racla la gorge nerveusement et ouvrit la bouche, prête à prononcer les premières paroles de notre entretien. Mais ce fut seulement après d'interminables minutes qu'un son s'échappa enfin d'entre ses lèvres.
- Vas-y! dit-elle.

Vas-y! Vas-y ! C'était tout ce qu'elle avait trouvé en guise d'introduction ! Un simple « Vas-y ! ». Je décidai de jouer la carte de l'adolescente impertinente et me levai de ma chaise, prête à partir.
- Où vas-tu ? me demanda-t-elle, un sourire ironique aux lèvres.
J'avais l'étrange impression qu'elle se moquait de moi. Je ne me démontai pas pour autant.
- J'y vais, je répondis sèchement. Vous m'avez dit d'y aller, alors j'y vais. Merci pour cette constructive rencontre, je n'oublierai pas vos conseils de sitôt.
Elle éclata de rire.
- Tu sais, ce n'est pas en partant que tu vas régler tes problèmes. Mais tu sais quoi ? Tu as l'air tellement outrée par ma présence que je vais me décider à partir moi aussi. J'avais rendez-vous avec mon amoureux, ton absence me permettra de le rejoindre plus tôt ! Au revoir!
Elle se leva à son tour et accrocha sa besace sur sa frêle épaule. Désemparée, je restai clouée sur place. D'ordinaire, je me serais ruée vers la sortie, riant aux éclats de ma liberté et me moquant de son échec. Mais cette version de moi n'existait plus. Je ressentais un irrépressible besoin de me confier et, même si j'avais parfaitement conscience qu'elle jouait avec moi et que je ne lui procurerais que plus de satisfaction si je restais, je me rassis sagement, penaude. Malgré moi.
Elle sourit et se rassit. Je m'attendais à ce qu'elle me dise quelque chose comme « Ah ! Je préfère ça ! » mais elle eut la présence d'esprit de ne pas le faire. Elle resta silencieuse. Je compris instantanément ce qu'elle attendait de moi et je fermai les yeux. Nul besoin de me casser la tête. Les amers souvenirs ressurgirent en moi comme de mauvaises herbes.
***
- Piqué, piqué, piqué, glissade... pas de chat ! Piqué, piqué, piqué, glissade... grand jeté ! Plus de rythme, les filles ! Plus de hauteur dans la sissonne ! Mais mettez-y de l'énergie ! Ce n'est pas le club du Troisième Âge ! Allez, on se remue !
Les joues rouges, le dos couvert de sueur, en équilibre précaire sur le bout de mon chausson, je tournoyais jusqu'à en être étourdie. J'enchaînais piqué sur piqué, dansant au rythme de la musique enivrante du piano. Les pirouettes et les temps de pointe se succédèrent, laissant mes muscles douloureux et amoindris. Mais je devais continuer. Et piqué, piqué, piqué... Ma hanche brûlait, une fièvre grandissante s'emparait de moi. Grisée par la douleur, je poussais mon corps jusqu'à ses dernières extrémités, cherchant la perfection inatteignable de chaque mouvement. Mon corps se cambrait à la moindre note, la sueur perlait sur mon front. Je sentais mes mollets se rompre, mes orteils se détacher... Le grand jeté final. Je devais le réussir. D'un brusque élan, mes jambes s'écartèrent, le temps suspendu à ma danse. En grand écart parfait, à un mètre du sol, je sentis toutes les frustrations et le poids de ces années de ballet s'envoler irrésistiblement vers le plafond du studio, me dénudant de tous les tracas. J'étais en osmose avec moi-même. Je dansais.
Mais, soudain, le cruel son de la déchirure retentit dans la salle recouverte de miroirs. Un son caverneux, venu du fond des âges, s'échappant sournoisement de mon aine et rebondissant le long des murs. En une fraction de seconde, je venais de tout perdre. Je tombai. Le pianiste arrêta la folle course de ses doigts. La portée se déchira. Les clés de sol et les clés de fa aussi. Tout comme mes rêves et mes espoirs. Tout comme ma hanche.

Mme Beaumont, ma professeure, se précipita vers moi alors que je retenais mes larmes amères de douleur et de honte. Je me mordis les lèvres jusqu'au sang, déterminée à résister à cette infamie, à ce cauchemar. Je ne sentais plus ma jambe, engourdie par la torture qu'elle subissait. J'avais l'impression de n'être qu'un pantin désarticulé, un pantin qu'un cruel gamin se serait amusé à décapiter avant de le recoller. Mais moi, contrairement au pantin, j'avais des rêves et des espoirs. J'avais un avenir dans la danse, j'avais une passion et une fougue qui me poussaient toujours à aller plus loin. Je venais de tout perdre. Et je ne tenais plus à aucun fil. Il va sans dire qu'il ne me restait plus rien. Le solo du spectacle de fin d'année, ma bourse d'études à l'Académie Royale de Ballet... Tout s'envolait en fumée, étouffé par le sang de la déchirure de mon aine. Je restai cloîtrée chez moi. Longtemps. Mes parents, rarement présents, s'inquiétaient peu. J'avais donc toute l'intimité nécessaire pour pleurer. Et hurler. Pleurer ma honte, ma douleur... Mes regrets aussi. J'étais convaincue que j'aurais pu prévenir cette douleur. J'aurais pu réussir. J'avais toujours été la meilleure, l'étoile, la ballerine pleine d'espoir et confiante en son avenir. Que me restait-il maintenant? Rien. Rien du tout. Le néant d'un puits sans fond, un flot de sang. Opaque.

***

- Tu te débrouilles bien, me murmura Nicole. Continue.

Je n'avais plus rien à dire. J'étais vidée, tarie. Mes mots s'étaient envolés, comme s'ils avaient peur de s'assembler afin de former des phrases trop difficiles à prononcer. Des phrases qui faisaient mal au coeur. Le genre de phrases qui nous poussent à nous abrutir devant la télévision tout en mangeant de la crème glacée directement dans le pot. Ou qui nous poussent à pleurer. Ou à mourir. De grosses larmes, rondes comme des billes, coulèrent sur mes joues. Je serrai le poing. Je m'étais promis de ne pas céder, de rester forte. Je ne le pouvais pas. Au fond, je n'étais qu'une nunuche. Tous ces rêves n'étaient probablement que des illusions. Jamais je n'aurais pu les réaliser de toute façon. J'étais encore une petite fille. J'étais faible, imparfaite. Bourrée de défauts. Nicole me tendit un journal intime.

- Ouvre-le.

Je l'ouvris. Une phrase y était déjà écrite.

- Médite là-dessus, me dit Nicole. Tu peux partir maintenant.

Je sortis. Je relus la phrase. « Tout le monde est parfait. »

FIN

RAPHAËLLE LALONDE-FORTIN

LE BONHEUR COUPABLE

Inspiré du roman La vie devant soi, de Romain Gary (Émile Ajar)

Le son de la pluie claquant sur le toit de tôle donnait à cette scène matinale des allures romanesques. Je m'extirpai de mon lit, écoutant attentivement le spectacle musical qui s'offrait à moi. Même si je lui en voulais encore pour ce qu'elle avait fait subir à madame Rosa, je fus forcé d'admettre que la nature accomplissait parfois bien les choses. Je me dirigeais vers la cuisine lorsque j'aperçus madame Nadine qui chantonnait gaiement en virevoltant, un sourire radieux sur les lèvres. Elle paraissait toujours heureuse et je détestais cela, car il n'existait rien de plus contagieux que la psychologie. Je ne cherchais pas le bonheur ; j'en avais même peur et c'était signe d'intelligence. Toutefois, en m'acharnant à l'éloigner, je ne faisais que l'attiser davantage.

La vie auprès de madame Nadine me poussa à découvrir une émotion encore pire que la tristesse : la culpabilité d'être heureux. J'avais trouvé le bonheur sans madame Rosa, mais je refusais de l'admettre, car cela m'effrayait terriblement. Je fus alors pris de l'irrésistible envie de faire revenir le monde en arrière pour apaiser mes craintes. Je voulais que madame Rosa revive afin de pouvoir plonger, une dernière fois, mon regard dans ses beaux yeux juifs. Je lui aurais donné tout mon bonheur, à cette femme. Elle le méritait largement plus que moi. Cependant, je réalisai bien vite que le bonheur ne se partageait pas, il se vivait. Cette pensée consola instantanément mon esprit tourmenté et mon âme put enfin s'alléger. La pluie ayant cessé de tomber, je m'étendis dans l'herbe fraîche, les yeux au ciel. Un rayon de soleil transperça les nuages, inondant mon corps de chaleur et de lumière. À cet instant, une joie indicible m'envahit et j'eus la certitude de désirer vivre dans le bonheur pendant que je possédais encore toute la vie devant moi.

FIN

BÉATRICE LAMARCHE

QUAND TOUT CHANGE

C’est terminé

Je ne me laisserai pas manipuler.
Il avait peut-être raison
Tout de suite, ça doit cesser
Pour me dégourdir ce fut long,
Mais aujourd’hui, je suis là
Et n’ai pas peur de toi

On a peur de te faire mal,
Car ça pourrait être fatal.
Tu ne vois que ce qu’on a fait de mal
Et oublies que tu as mal agi,
Toi aussi
Le monde ne t’appartient pas.
Tu peux vivre et être lucide à la fois.
Pour opérer de vrais changements chez les autres,
Tu dois être vraiment à l’aise.
Des changements tu en as fait plus de seize.
J’espère te retrouver un jour,
Mais ça ne s’annonce pas comme ça.
Ton monde est souvent sourd,
Ça ne changera probablement pas.

ANNE-SOPHIE LË

LETTRE À MA MÈRE

Jamais une seule fois ne me suis-je aperçue de ton désespoir qui, désormais, m'apparaît si criant. Moi, qui n'étais qu'une gamine à l'époque, je fermais les yeux devant toute démonstration de douleur existentielle. J'imagine que, dans cette ultime quête irrationnelle du bonheur, l'instinct humain tente tant bien que mal de fuir la réalité d'un funeste présage. Je ne voulais pas voir tes larmes séchées maladroitement, ni ton isolement précaire. Je jouais le rôle absent du personnage secondaire dans le théâtre obscur de ton monde.

On me disait souvent que tu avais été une femme enjouée et pleine d'ardeur : je n'avais hérité que de l'épave d'un être fragile démoli par la vie. Dans mon souvenir, j'éprouvais constamment le terrible sentiment de porter un lourd fardeau. Je me haïssais tellement de ne pouvoir apprécier ce que tu avais essayé de m'inculquer ! Cependant, personne, pas même toi, ne peut me reprocher d'avoir rêvé à cette mère parfaite, dont l'amour maternel tant désiré aurait été distribué à profusion. Je me suis souvent convaincu que tu m'aimais autant que je t'aimais autrefois. Je sais pertinemment que je n'étais qu'une autre personne qui t'empêchait de vivre. Je fus aussi la seule à souffrir de ton déplorable manque de sentiments.

À ton enterrement, plusieurs ont insisté sur le fait que les épreuves nous rendaient plus forts. Ma théorie sur l'ignorance poignante et absurde dont sont affublés les gens normaux en fut renforcée. En te regardant t'éteindre à un rythme effrayant, étais-je supposée me métamorphoser en une femme impassible et impitoyable, aussi insensible que tu le fus ?

Malgré tous mes efforts, je ne peux m'identifier au monde d'aujourd'hui. Je suppose que la petite fille blessée et incomprise n'a jamais su se taire au fond de ma subconscience torturée. Je reviens sans cesse à la conclusion que tu fus détruite par la société elle-même. La folie de l'époque contemporaine frappe chacun d'entre nous et toi, tu paraissais si fragile. N'importe qui pouvait voir à travers toi: tu luttais, inutilement, pour ne pas devenir une proie livrée au chasseur. C'est peut-être la raison qui explique mon amertume continuelle envers cet univers. Le même qui nous avait laissées seules, celui qui m'avait tristement accueillie sous un toit hostile. Je réalise, en écrivant ces lignes, que tous ces mots ne sont qu'excuses pour dissimuler ma honte intarissable. Tu représentais tout ce que je suis et je t'ai laissé tomber, imitée par tant d'autres lâches. Ces regrets m'ont suivie tout au long de mon cheminement personnel semé d'embûches émotionnelles. Ils m'alourdissent et me pèsent, tels des boulets m'entraînant au fond de la mer noire.

Je ne peux dormir le soir. Je revois cette image de ton corps qui se balançait paisiblement, une vision d'horreur dont je ne peux me départir. La senteur écœurante de café qui emplissait la pièce semble me bloquer l'odorat. Je me rappelle avoir aperçu ce rythme de va-et-vient incessant, dessinant une ombre prémonitoire sur le mur dénudé. La sensation de chute libre en

te voyant avec cette corde, unies toutes deux par cette complicité vulgaire. Le rouge poignant de tes lèvres contrastant funestement avec ton teint blanc mortuaire. Tu demeurais prête à partir, alors le sommeil avait fermé tes yeux vitreux afin qu'ils ne puissent plus assister au massacre collectif de notre existence. Mon esprit plongea dans un état second de léthargie : l'incompréhension et la démence s'en étaient emparées. Puis, ma raison refit surface des eaux troubles et agitées. Mes genoux cédèrent sous le poids de ton départ fautif. Des larmes de rage et de désespoir coulèrent sur ma peau. Je maudis ce Dieu paradoxal, destiné à veiller sur les victimes démunies, qui n'avait su te protéger contre la violence humaine. Je ne t'avais pas défendue comme j'aurais dû le faire. Mes mains tremblaient et je me recroquevillai dans un dernier espoir de renaissance. En proie à un délire soudain, je ne pouvais accepter de te laisser me quitter ainsi. Je me noyai dans un océan de larmes.

Lorsque j'y repense, je comprends que mon être fut bouleversé par ta mort. Une partie considérable de moi-même s'était envolée avec toi. Tu as emporté mon amour dans cet élan d'hypocrisie enfantine. Je t'en veux encore, malgré la souffrance extrême qui explique tes gestes. Tu as pris ce qui me différenciait de toi, si seule dans ta froideur émotionnelle, et je ne peux que te ressembler. Je me suis juré de ne jamais avoir d'enfants : les voir se morfondre de par ma faute me serait fatal. Tu fus une mère si cruelle dans ta tentative de survie dans les vagues houleuses. Ainsi, je ne suis que l'ombre de mon futur, une pâle apparition vagabonde. Je ne saurai jamais si tu pensas à moi lorsque tu abandonnas ta bataille, ni si tu avais pensé à mon avenir incertain. Car, dans ta dernière chance d'échappatoire vers ta résurrection, tu désintégras l'enfant que j'étais pour ne laisser que des poussières d'os.

À toi, cette mère dont j'aurais tant voulu recevoir cet amour pur,

Ta fille de sang.

MATHILDE LEPRINCE

LA CHANSON

Tu m'as demandé ce qu'un homme ne devrait pas demander à une femme.
Ayant peur d'avoir mal, j'ai refusé et je me suis recroquevillée.
Voyant ton visage plein de larmes, je n'ai pu résister.
J'ai brisé le mur qui me barrait le chemin, le chemin qui me menait à toi.
Je me suis lancée et j'ai oublié ma peur.

Après quelques années, tu m'as quittée.
Je n'étais plus rien,
Qu'une vieille chanson trop souvent écoutée.

CAPUCINE LE ROY

LA VIE : UN INSTANT À ARRACHER AU QUOTIDIEN

L'homme existe depuis la nuit des temps, et depuis la nuit des temps, il cherche une raison à sa présence ici-bas, à sa vie... Depuis des millénaires, les hommes remettent en question leur vie, s'interrogeant sur les conséquences de leur présence – bienfaits ou malfaisance ? -, se questionnant sur la société et leur responsabilité à l'égard des autres... Depuis des centaines d'années, la vie est remise en question, interrogée... Parfois péniblement acceptée ou tout simplement appréciée, elle est considérée par certains comme un objet, un outil, par d'autres comme une chance qui leur est donnée, un univers précieux et éphémère. De nos jours, des millions de gens se battent pour leur vie – pour leur survie plutôt ! Ils affrontent la sécheresse et la famine ; ils luttent contre les injustices, résistent à la violence, blasphémant contre les maladies, les erreurs humaines et les mystères, déclinant tous les aspects négatifs en arborant un sourire radieux !
La vie est une situation instable qu'il faut savoir mettre à l'abri et protéger, un projet fragile qu'un coup de vent peut facilement emporter à jamais... La vie est rare, un cadeau merveilleux qu'il faut savoir préserver et aimer, adorer, vénérer.
Il est des personnes pour qui la vie est juste bonne, agréable, un chemin tranquille, une rivière au soleil levant... Parmi elles, certaines voient soudain cette existence paisible bouleversée, renversée. La rivière devient un torrent tumultueux, le chemin un sentier tortueux à emprunter. C'est que le malheur les ont approchées, un spectre est venu rôder, l'irréparable s'est produit : la mort d'un proche. Un gouffre s'est ouvert et la vie ne sera plus jamais la même. La vie ne sera plus jamais aussi douce et facile.

Combien de temps encore attendrons-nous pour nous en rendre compte ? La vie est magnifique ! Chaque jour est un miracle de rencontres et de découvertes. Allons-nous enfin comprendre que la vie est un cadeau magique et magnifique qu'il nous faut accepter avec délicatesse ? un flot d'instants uniques dont il nous faut profiter pleinement ?
Prenons soin de cette vie splendide, si rayonnante, si captivante ! Elle est emplie d'imprévus qui transforment nos jours en merveilles sans pareille ! La vie ordinaire, la vie monotone, la vie de tous les jours, peut parfois être comparée à un papillon éphémère... Son vol serein, coloré et si beau, peut s'arrêter à tout moment... Profitons donc de la vie comme si chaque instant était une nouvelle expérience ! et chacune de ces expériences une merveille fabuleuses à découvrir ! Prenons-en soin ! La vie est belle et nous n'en avons qu'une !

RÉMI MARCOUX

ON EFFRITE SES PAS

D'après Le cri, d'Edvard Münch

On effrite ses pas aux lattes délavées
Du bois des jours trop courts, de lever en couchant
S'envolent nos cheveux et pourrissent nos dents :
C'est une procession sinistre et ombragée.

L'épave d'un blanc-bec, par le temps fermenté,
Hurle sa décadence et son esseulement ;
Les rivières bleutées de son râle strident
S'enlisent, puis s'abattent aux grèves du passé.

Justement la voilà, chatoyant dans son dos
La plage mordorée de l'avant tous les maux
Au croquant du matin dans de tendres brioches…

Ce sont ses souvenirs qui le tuent pas à pas.
C'est son bonheur enfoui qui altère sa voie
Et c'est par nostalgie que l'âme s'effiloche…

UNE LETTRE BIEN FAITE

Une lettre bien faite pour faire mieux que ma voix
Une allusion discrète à nos chimères d'autrefois
Une forme concrète à cet amour que tu ne vois
Mon esprit prophète sait que tu n'as rien pour moi.

Un vieil espoir fuyant m'avait menti à ton sujet
Né de tes regards lents, délicieux, enivrant, défait,
Montant des châteaux blancs dans une Espagne au bord du vrai
Par-delà l'océan des jours gris et du vent mauvais.

Un pan de temps perdu à écouler avant la mort
De cet amour foutu que je tuerai avec effort
Puis tu ne seras plus qu'un souvenir de vieil espoir
Rangé et révolu dans le tiroir de ma mémoire…

XAVIER MICHAUD-MARTINEZ

L'ASTRE BORÉAL

Une nuit noire, naviguant vers l'aube dorée
À bord de mon drakkar, surplombant les rives
Je te vis, ton éclat longeant la dérive
Ta brillance ravivant la gloire et l'épée

Ton œil perçant a-t-il noté ma bien-aimée
La jeune marine, comme moi, aimante des flots
À bord de son navire, conquérant les eaux
Souhaitant adieu à la neige, au sol gelé

Comme mon être, elle obtint un goût d'aventure
Armée de la hache et de la bravoure d'Odin
Combattant les vagues et tempêtes furieuses

Ô étoile polaire, de ta grande posture
Retrouve mon âme sœur, ton pouvoir en vain
Retrace mon amour et mes pensées heureuses

UN SOIR PRÈS DE L'ÉTANG

Te souviens-tu de l'amour que nous chevauchions
Lorsque vers les champs notre voyage conclu
Nous arrêtâmes la monture, bien émus
Et continuâmes vers l'étang de Cupidon

À l'étang, nous traçâmes des gravures sur les flots
Puis prononçâmes un soleil d'amour éternel
Le fîmes d'une méthode réellement solennelle
Et allongeâmes nos corps sur la fragile eau

Cette même nuit, je t'obtins dans mon profond rêve
Nous galopions sur le bel étalon d'Éros
Cupidon livrant des flèches de son carquois

Ces pointes sont restées plantées en moi sans trêve
De puissance gigantesque que dans chaque os
Laissa une trace éternelle de ma vie pour toi

Xavier M. Martinez

LE CHASSEUR DES ABYSSES

Inspiré du roman Le vieil homme et la mer, d'Ernest Hemingway

Je déteste cette mer. Je déteste cet océan. Mais plus que tout en ce monde, je déteste le chasseur qui hante cette mer et cet océan : le requin, carnassier des abysses. Un rejet des enfants de Neptune. Le prédateur le plus vorace, le plus imprévisible, ayant jamais sillonné la mer recouvrant la Terre de sa courtepointe couleur saphir.

C'est alors que je pêchais une nuit sur les eaux douces et salées, à 100 kilomètres au large d'Halifax, que le chasseur m'aperçut. Il ne semblait pas intrigué par moi, ni par mon esquif, mais commença à rôder près de l'immense marlin que j'avais attrapé, puis attaché au flanc du bateau. Alors qu'il en happait une bouchée d'un coup de mâchoires, je décidai d'agir. Je n'allais tout de même pas laisser cette créature infecte me subtiliser ma fortune de la semaine ! Ma prise allait sûrement me rapporter gros dans les poissonneries de la capitale néo-écossaise.
Je sortis mon harpon et y chargeai ma dernière pointe. Le squale venait encore de piller de la chair de mon poisson quand je tirai. Le requin plongea, mais pas sans que mon harpon lui eût écorché la peau du dos. Il disparut dans la mer sombre, dans l'éternelle solitude des ténèbres abyssales.
J'eus alors une idée : je pris mon vieux couteau et, avec le restant de ma corde, l'attachai à l'une de mes rames. Le prédateur marin venait de mordre la tête du marlin quand je lui assénai un coup de lame sur le crâne. Elle s'enfonça dans la tête du carnassier avec un bruit sec et cartilagineux. Je crus ma victoire assurée, mais le squale, dans un terrible et furieux éclat d'agonie, porta un coup titanesque sur la proue de mon esquif. Coque brisée, mon embarcation s'enfonça dans le cimetière des fonds marins.

Je nageai longtemps. Une heure, deux heures… je ne saurais le dire exactement. En revanche, je me souviens que, peu avant mon sauvetage, mes mains et mes pieds, épuisés de battre l'eau violente et glaciale, refusèrent soudainement de me répondre. À bout de forces, je coulai. Dieu, m'ayant aperçu de son nuage, me prit en pitié. Il dépêcha un dauphin, perle des océans, qui me sauva de ma tombe océane. La bête passant, je m'accrochai à son dos.
Le cétacé me laissa dans une crique isolée à cinq kilomètres d'Halifax. Alors que je remontais la colline surplombant la petite plage solitaire, je me mis à réfléchir. Certes, la mer était peuplée de requins et d'autres terribles prédateurs, qui imposaient un règne de terreur chez les poissons plus faibles, mais la mer abritait aussi un autre genre de créature : une créature qui veillait d'une manière presque humaine sur les hommes victimes de la fureur marine.

CORRINE MILLETTE

REFLET

Reflet. Ce mot vague de sens, mais à la fois précis et clair comme de l'eau de roche, procure un doux sentiment de légèreté, d'apaisement, de renaissance. Reflet, comme celui que l'on voit lorsqu'on se regarde dans un miroir avec l'étrange impression qu'on n'est plus seul, qu'on ne le sera jamais. Reflet, telle une toute petite goutte d'eau qui tombe, paisiblement, pour aller se déposer doucement sur une rivière, un lac, un océan, provoquant une tendre vague répétitive, de petits cercles rubanés, nés de sa chute, grandissant lentement et disparaissant enfin en donnant le sentiment de n'avoir jamais existé. Reflet : celui qu'on laisse derrière soi le temps venu de quitter cette terre pour l'inconnu, l'inexploré, pour un « monde meilleur », selon certains. Le reflet de nos défaites, de nos exploits plus encore ; le simple reflet de toute une vie.

LOUIS NADEAU

INVINCIBLE

La tension était grande dans le monde divin. Un conflit faisait rage parmi les dieux, mais aucun n'osait déclarer la guerre. Néanmoins, l'un d'eux ne cherchait qu'à semer le chaos et à usurper les pouvoirs absolus. Héraclion, divinité belliqueuse et avide de sang, envoyait discrètement ses armées anéantir quelques villes disséminées sur la planète.
Kaedon, un jeune guerrier prometteur, était engagé dans cette guerre secrète. Son village avait été détruit par les forces d'Héraclion et tous les habitants avaient été réduits en esclavage. Par chance, Kaedon avait réussi à s'enfuir avec un groupe de rebelles. Ces derniers avaient fui dans les montagnes, laissant Kaedon seul, animé par un puissant désir de vengeance.
Aux dernières nouvelles, Héraclion se rendait aux monts Belémir et Febrildor.

Un homme à cheval progressait péniblement depuis plus d'une semaine dans les vastes steppes désertes. Le destrier qui, naguère, avançait la tête haute et se pavanait, arborant une robe noire impeccable, peinait à présent à placer une patte devant l'autre. La boue séchée recouvrait cavalier et monture.
Le guerrier Kaedon, sur le point de sombrer dans l'inconscience, fixait l'horizon. Ses paupières mi-closes, ses yeux cernés, prouvaient que ce jeune combattant avait traversé un long périple. Malgré sa vigueur habituelle et sa force exceptionnelle, son corps se balançait au rythme cadencé du cheval. Il menaçait de chuter à tout moment.
Paré d'une simple tunique, le cavalier gardait son armure et son casque dans un sac de cuir attaché à la selle. Il conservait néanmoins son glaive dans son fourreau à portée de main, alors que sa lance demeurait attachée aux flancs du cheval par quelques sangles.
En un bref instant de lucidité, il aperçut à l'horizon une chaîne de montagnes. En reconnaissant les monts Belémir et Febrildor, l'espoir de mettre un terme à ce calvaire dissipa instantanément en lui toute trace de fatigue. Kaedon lança son cheval au galop vers la crête montagneuse.
Le soleil atteignait son zénith lorsqu'il arriva au pied des monts, dont les sommets enneigés rutilaient en permanence. Des chutes d'eau se déversaient en un torrent bruyant depuis la base des glaciers.
Le cavalier s'arrêta pour se reposer et but longuement avant de poursuivre sa quête.
La montagne qui lui faisait face s'élevait telle une muraille impénétrable, mais Kaedon savait qu'il existait une faille dans ce mur de pierre. Il longea la chaîne jusqu'à ce qu'il trouve la fissure béante qui s'ouvrait sur l'intérieur du mont. Le jeune homme connaissait la nature de cette cavité par diverses légendes qui décrivaient ce lieu comme le repaire d'un monstre belliqueux et sans âme. En réalité, il en était tout autrement. Dans cette grotte se trouvait un gigantesque temple. Pareil à un pèlerin, Kaedon avait voyagé, surmontant vaillamment chaque épreuve, pour venir dans ce sanctuaire.
Kaedon pénétra dans la fissure. Il n'entendait que le déferlement tumultueux de l'eau qui s'écoulait inlassablement. Il arriva enfin à l'entrée du lieu sacré. Il descendit de son cheval et examina l'ouverture. Elle n'était pas faite pour les hommes, mais pour les dieux ! Cette entrée

était aussi large et aussi grande que la fissure. Semblable à deux gardiens silencieux, deux piliers monumentaux encadraient la porte.
Décidé à continuer sa route, Kaedon s'arma de sa lance et de son glaive et enfila son armure : jambières, protections en cuir pour les avant-bras et plastron en bronze. Il s'introduisit dans le temple d'un pas prudent. L'intérieur était tout aussi impressionnant – gigantesque ! Le plafond culminait à des hauteurs inimaginables. De larges fenêtres inaccessibles laissaient filtrer une faible lumière de pénétrer dans cet endroit inhabité.
Il poursuivit son chemin, traversant successivement plusieurs salles aux dimensions impressionnantes. Il déboucha finalement dans une vaste salle capable de contenir un village entier. D'imposants piliers s'alignaient en rangées jusqu'au fond de cet immense espace. Kaedon remarqua en hauteur des balcons, peut-être accessibles depuis d'autres salles. Certains étaient reliés par de larges passerelles. De l'autre côté, le guerrier discerna une étrange lueur bleutée. Armé de sa lance, Kaedon s'élança en direction de ce faible éclat. Quelques pas encore… Soudain, il se figea. Une silhouette humaine se découpait dans le halo. Son sang se glaça dans ses veines. Il avait reconnu l'ombre.
Un murmure lui parvint, comme si l'homme récitait à voix basse une prière. Ce doux chuchotement ranima Kaedon. Il secoua la tête pour faire fuir sa peur, vite remplacée par une fureur vengeresse.
« Héraclion ! vociféra-t-il, en se précipitant vers l'homme, aveuglé par la haine.
L'écho de son hurlement se répercuta dans la salle.
Le dieu se tourna dans sa direction et revint à ses incantations. La lueur s'intensifiait en même temps que la voix d'Héraclion. Ayant achevé son œuvre, la divinité se retourna, disparut et réapparut instantanément devant Kaedon qui stoppa brusquement sa course.
Héraclion portait une splendide tunique pourpre, ornée de motifs dorés. Il arborait un masque en or. Seuls deux petits trous permettaient de discerner ses yeux injectés de sang. Sa tenue lui donnait des airs d'empereur, mais il n'en demeurait pas moins un monstre, un meurtrier.
Le dieu pointa Kaedon de l'index. Le combattant était certain qu'il souriait derrière son masque.
- Il est trop tard, articula Héraclion d'une voix d'outre-tombe. Legalith est libéré.
Legalith ! Le monstre de la légende ! Impossible ! Il était décrit comme un géant sanguinaire. Cette créature était née pour anéantir tout ce qu'elle rencontrait sur son chemin.
L'immortel se tourna vers le mur face auquel il avait proféré ses horribles incantations de démon. Le combattant, ahuri et tétanisé, regarda, impuissant, le mur du fond s'illuminer de nombreux symboles indéchiffrables. La luminosité s'accentua jusqu'à en devenir aveuglante, puis s'éteignit aussi brutalement qu'elle était apparue.
Le jeune guerrier reprit conscience de la présence de son ennemi qui le narguait, à portée de glaive. Il lui tournait le dos depuis un bon moment déjà. Kaedon donna un puissant coup de lance pour lui pourfendre le cœur. La pointe le transperça aussi aisément que de l'air. Le sourire triomphant du soldat s'effaça rapidement. Héraclion n'était plus qu'une ombre. Image nébuleuse, il se retourna, affichant un air victorieux, puis se dissipa comme l'aurait fait une fumée balayée par le vent.
- Fuis, jeune Kaedon, résonna la voix du dieu. Tu ne pourras jamais vaincre Legalith. Fuis et prie pour qu'il ne te trouve pas.
- Merde !

Le guerrier souleva sa lance, prêt à combattre son ennemi, peu importait sa taille et sa force. S'il fallait qu'il meure, alors qu'il en soit ainsi, mais cela ne se passerait pas sans combattre.
Il attendit, prêt à recevoir son adversaire, mais ce dernier n'osait pas se montrer. Avait-il peur ? Peu probable, mais cette quiétude rassurait Kaedon qui gagnait en confiance. Tout ceci n'était qu'une légende. Ce dieu pugnace divaguait en croyant pouvoir faire revenir ce monstre à la vie.
Soudain, le jeune brave entendit un bruit sourd semblable à celui d'énormes tambours. Ses os vibraient à chaque coup et le bruit augmentait. Un tremblement assez puissant déstabilisa le combattant. Lorsqu'il comprit son erreur, il était trop tard. Ce n'était point des tambours, mais les pas du monstre qui retentissaient ainsi en lui !
Le mur éclata dans un fracas assourdissant. D'énormes morceaux de pierre se détachèrent et volèrent dans la salle. Kaedon se jeta par terre en se couvrant la tête. Il sentait le roc filer au-dessus de sa tête à toute vitesse et l'entendait s'écraser autour de lui.
S'étant relevé, il constata l'ampleur des dégâts. Le mur avait éclaté et il n'en restait plus que des gravats. D'énormes morceaux de pierre jonchaient le sol ici et là.
En levant la tête, il vit dans le fond de la salle la pire des choses qu'il put envisager : deux yeux aux mille facettes comme un diamant brasillant d'un rouge sang le fixaient. La créature qui lui faisait face avait une forme humanoïde, mais elle n'avait rien d'humain. Elle était un mélange entre l'organique et le minéral. Aux endroits où elle n'était pas protégée, la peau nue était recouverte d'une épaisse fourrure brune. Le colosse portait une lourde armure de roche, hybride né des entrailles de la terre. Sa tête cornue et figée dans le roc était inexpressive.
C'était une montagne ! Kaedon aurait pu tenir dans la paume de sa main. La tête du monsttre pouvait frôler les passerelles. Legalith, même les bras levés, ne pouvait atteindre le plafond de la salle. Il devait mesurer à vue d'œil quatre-vingt-dix pieds, sinon plus. Dans sa main droite, il tenait une masse monolithique capable d'un seul coup de broyer tous les os de Kaedon.
Legalith l'observait en silence. Sa respiration était sifflante. Le monstre bougea soudain, faisant sursauter le combattant. La bête émit un long rugissement retentissant. Il leva son bras et fit éclater en morceaux l'une des passerelles qui les surplombaient. Les débris s'écrasèrent à ses côtés, mais il n'y porta aucune attention. Il demeurait les yeux rivés sur le petit combattant.
Kaedon, tétanisé, cherchait désespérément une issue. Le titan, de par sa taille et ses airs patibulaires, semblait invincible. Le guerrier ne voyait en lui aucun point faible. Peut-être pourrait-il réussir à s'enfuir, mais s'il ne tuait pas ce monstre qui le ferait ? Legalith se promènerait indéfiniment, errant à travers le pays et réduisant en cendre tout ce qu'il pourrait.
Le soldat, armé du peu de courage qui lui restait, hurla pour provoquer Legalith. Si ce dernier sortait, le pays ne serait plus que ruines. Le colosse devait demeurer dans son temple et y trépasser.
Le titan avança. Il se déplaçait lentement tant ses jambes étaient lourdes, mais ses longues enjambées palliaient son manque de vitesse. Assez près de Kaedon, il se pencha en s'appuyant sur sa masse et tendit une main pour attraper le jeune homme. Le guerrier frappa la paume du monstre de sa lance. Un sang noir s'échappa de la blessure.
Poussant un rugissement de colère, le monstre se releva brusquement. Il souleva son marteau de guerre au-dessus de sa tête et l'abattit sur l'être frêle qui l'observait, apeuré. Kaedon se jeta sur la gauche et roula sur lui-même. Le bloc de pierre s'écrasa juste derrière lui dans un puissant fracas. Le roc se brisa sous la masse, la pierre se fendit.

Le guerrier se releva maladroitement et partit en courant. Malgré la faible lumière qui pénétrait dans la salle, il restait beaucoup de coins d'ombre pouvant lui servir de cachette.
Le jeune homme regarda par-dessus son épaule et constata avec soulagement qu'il distançait aisément le colosse. Il bifurqua sur la droite et se cacha derrière un large pilier. Lorsqu'il vit que le géant se rapprochait, Kaedon songea que son heure était venue. La créature allait le découvrir d'un moment à l'autre.
Il se ressaisit, se rappelant qu'il devait à tout prix vaincre cette monstruosité. Il se pencha et fonça vers un autre pilier, tout près. Silencieusement, il se déplaçait d'une colonne à l'autre, en demeurant dans l'ombre.
Legalith cherchait parmi les colonnes, mais il n'apercevait pas le jeune guerrier. Enhardi par cette réussite inespérée, Kaedon tenta de contourner la créature pour l'attaquer par derrière. Malheureusement, le seul chemin menant au pilier suivant traversait une large zone lumineuse. La contourner serait trop long et trop risqué. Il pesa le pour et le contre, mais se rendit à l'évidence : il n'avait pas le choix. D'ailleurs, Legalith se rapprochait dangereusement.
Il se lança en direction de la colonne en priant. L'hybride se retourna subitement dans sa direction.
Le soldat ne comprit pas tout de suite comment le monstre avait pu le repérer. Il regarda son armure et constata avec horreur qu'elle brillait à la lumière. Bien sûr, idiot ! Elle est en bronze ! Il se maudit intérieurement tout en enlevant son plastron qu'il jeta le plus loin possible.
Le bruit du métal contre la pierre, ainsi que son éclat à la lumière, attirèrent l'attention de Legalith qui réagit instinctivement. Sa masse décrivit un arc de cercle mortel. Le roc rencontra trois piliers dont les bases ne purent résister à la force du colosse.
Kaedon se pencha et se couvrit la tête pour se protéger, mais la tentation était trop grande d'observer la créature… Les trois piliers cédèrent… Ils s'écroulaient sur le monstre ! Celui-ci pivota sur lui-même et esquiva le premier, mais il ne put éviter les deux autres. Le titan tentait de supporter les deux colonnes en s'aidant de sa masse, mais il ploya sous le poids écrasant du roc. Stupéfait, Kaedon observa Legalith s'effondrer dans un gémissement lugubre.
La poussière envahit la pièce. La salle fut plongée dans le noir. La poussière retomba doucement sur le sol, révélant une vision incroyable.
Kaedon, hébété, demeura immobile un instant. Le titan était étendu devant lui sous deux colonnes. La pierre avait eu raison de lui. Une partie de son armure faite de roc s'était fracassée. Le guerrier écouta attentivement… Le monstre respirait-il encore ? Un lourd silence régnait dans la vaste salle…
Le silence dura.
Satisfait, mais pas totalement convaincu, Kaedon se rapprocha de Legalith. Il observa sa tête et constata avec soulagement que les deux yeux rouge sang s'étaient éteints. Il examina l'armure et les blocs de pierre qui recouvraient le monstre, puis il décida de l'achever. Lui trancher la gorge devrait lui assurer la victoire : la mort de la bête. Il découvrit un chemin à travers la roche. Il escalada l'épaule de son adversaire, puis accéda au cou. Il se plaça au centre de la gorge du monstre, écarta les jambes pour une plus grande stabilité et leva sa lance.
- Adieu, Legalith, murmura-t-il, victorieux.
Un grondement retentit sous lui. Une puissante vibration qui le fit trembler et manqua de lui faire perdre l'équilibre.
Vite !

Il abattit sa lance.
Trop tard.
Le colosse se souleva lentement, faisant basculer Kaedon. Le jeune homme tomba sur le sol et vit avec effroi Legalith qui reprenait de la vigueur. Ses yeux de feu aux mille facettes rutilèrent. Le monstre poussa un rugissement assourdissant.
Kaedon, effrayé, s'enfuit vélocement et se cacha derrière la colonne la plus proche. À l'abri, il entendait le souffle rauque de l'hybride qui, furibond, le cherchait inlassablement. Kaedon jeta un regard rapide au géant sans quitter la pénombre. Il nota l'absence de protections sur ses épaules, sa nuque et le dessus de sa tête. En tombant, il avait détruit une bonne partie des plaques dorsales de son armure minérale. Voilà son point faible ! Il fallait lui planter une lame dans la nuque !
Le combattant ne devait pas rester ici. Il changea plusieurs fois de cachette, bondissant d'un pilier à l'autre. Il trouva enfin un coin suffisamment éloigné où il put réfléchir sans cesser d'observer son ennemi.
Comment le vaincre ? Comment monter jusqu'en haut ? Il observa la tête cornue du monstre et aperçut une arche au-dessus de lui. Mais bien sûr ! Les passerelles !
Kaedon se glissa lentement entre les piliers et contourna Legalith silencieusement. Il franchit la sortie, fou de joie. Lorsqu'il fut suffisamment loin, il s'élança, traversant chaque salle à une vitesse folle. Il devait faire vite avant que Legalith comprenne qu'il n'était plus là. Il trouva enfin des escaliers. Il les gravit quatre à quatre et atteignit prestement le troisième étage. Ce n'était pas assez haut ! Il continua sa montée.
Il déboucha sur une nouvelle salle. Il courait dans la direction qu'il croyait être celle de l'antre du titan. Il arriva en trombe sur l'un des balcons. Cette fois, il était un étage trop haut, mais cela ne l'inquiétait guère. Soit il réussissait à tomber sur le dos du monstre, soit il s'écrasait sur le sol...
Il tint sa lance fermement, la pointe vers le bas. Il prit deux grandes respirations et tenta de se concentrer en dépit du vacarme de son cœur qui résonnait comme cent tambours dans ses oreilles. Il attendit et leva son arme, prêt à se jeter dans le vide.
Le colosse s'approchait lentement, cherchant toujours entre les colonnes.
— Un…, murmura-t-il pour se redonner confiance.
Legalith fit un pas dans sa direction.
— Deux…
Il avança encore.
— Trois...
Kaedon sauta et atterrit brutalement sur la tête de Legalith. La pointe de sa lance se planta profondément dans la nuque du géant. Un horrible râle s'éleva. Le sang noir jaillit de la bête comme une fontaine. Le cou en devint glissant. Le monstre leva sa main non armée et tenta d'attraper le guerrier qui se pencha et évita de justesse la gigantesque paume. Désespéré, se secouant follement, le titan tenta de faire tomber le combattant accroché à sa lance.
Le colosse se pencha en avant et se releva brusquement. Kaedon sentit ses doigts qui glissaient sur le manche. Il ne pouvait pas lâcher ! Il ne devait pas lâcher ! L'hybride donna un autre coup d'épaule. Le guerrier était épuisé et peinait à se relever.
Le transpercer de sa lance n'avait donc pas suffi ! Il devait de nouveau lui enfoncer sa lame dans la nuque, mais impossible de retirer son arme de l'horrible chair. La pointe y était trop bien

enfoncée et la retirer signifierait sa perte. Il devait atteindre son glaive, mais pour cela, il devait retirer l'une de ses mains du manche de la lance.
Le colosse se baissa et souleva toute sa masse dans un saut prodigieux. Son atterrissage, semblable à un tonnerre retentissant, fit vibrer les murs et les piliers. Maintenant !
Le jeune guerrier agrippa le pommeau de son glaive. Au moment même où il le sortait de son fourreau, Legalith donna un vigoureux coup de tête vers l'arrière. Kaedon ne put se maintenir plus longtemps. Ses doigts glissèrent et il chuta du dos monstrueux. Il parvint néanmoins à s'agripper à un morceau de la titanesque armure au niveau des côtes. En effet, l'armure était composée d'une série de plaques grâce auxquelles il pouvait escalader le dos de la créature. Il gravit cette montagne mouvante et parvint jusqu'à un semblant de corniche au milieu du dos.
Une nouvelle fois, Legalith s'agita violemment. Kaedon, qui cherchait à se relever au même instant, trébucha et tomba à la renverse. Il réussit à s'agripper de sa main libre au rebord du surplomb. Il se balançait dans le vide… Allait-il tomber ? Non. Il tira de toutes ses forces et revint se nicher sur la petite corniche. Kaedon faisait maintenant face à la partie découverte du monstre, là où l'armure avait été détruite par les deux piliers. Des bouts de roc s'étaient enfoncés dans la chair, faisant jaillir un sang noir et luisant. Le guerrier s'accrocha au poil de la bête et commença à l'escalader. Il parvint enfin au cou de Legalith.
Le titan, sentant la présence de ce minuscule insecte, donna un brusque coup de tête en avant. Kaedon, ayant devancé sa réaction, demeura stable. Lorsque l'hybride se calma, le combattant leva son glaive bien haut et planta la lame dans sa nuque. Kaedon n'attendit pas d'être déstabilisé de nouveau par la créature. Il ressortit son épée de la chair de Legalith et l'enfonça encore, et encore, et encore... Il répéta ce geste une dizaine de fois, arrachant à chaque fois un horrible gémissement au monstre titanesque.
Le colosse tomba à genoux en râlant. Son gémissement lancinant se répercuta dans toute la salle. Kaedon frissonna et sentit son cœur se serrer en entendant ce cri de douleur presque humain. Legalith souleva sa main valide et l'approcha de son cou. Y voyant une nouvelle menace, le guerrier dut se résoudre à exécuter le monstre. Le jeune homme lui planta une ultime fois son glaive dans sa chair, libérant sa fureur dans ce coup fatal. Le titan s'effondra face contre terre, dans une longue plainte sourde qui emplit la salle.
Le choc fut violent. Kaedon fut propulsé sur plusieurs pieds. Heureusement, une colonne arrêta sa chute. Le jeune combattant se releva péniblement, la vue brouillée par le liquide noir. Il avait probablement de sérieuses blessures, mais, encore sous l'effet de la peur et de l'adrénaline, il ne ressentait aucune souffrance. Kaedon s'essuya du revers de sa manche et constata avec stupeur qu'une immense masse reposait non loin de lui. Il s'approcha du tas de pierre, et vit le sang qui s'était répandu sur le sol. Il distingua parmi les décombres ce qui semblait être une tête rocailleuse. Elle était figée dans une expression neutre indéchiffrable. Kaedon s'adossa au visage de pierre et se laissa choir en poussant un long soupir de soulagement. Il contempla longuement le visage immobile. Les yeux de diamant rouge sang avaient perdu tout leur éclat.
Le silence était retombé dans la salle. Legalith était mort!
FIN

OLGA OSADCEAIA

UNE CHANCE À SAISIR

“Sara, dépêche-toi, tu vas être en retard !
- Oui, m’man, j’arrive ! ”

Debout devant mon miroir, je regarde mon reflet avec une certaine nervosité. Où est donc ma brosse à cheveux ? Je fouille partout autour de moi à la recherche de cet objet qui m’est si indispensable, surtout aujourd’hui. Ce n’est tout de même pas tous les jours qu’on a sa première journée au Secondaire ! Ce moment, qui me semblait autrefois si excitant, m’apparaît à présent sous un jour différent... comme un défi, voire une menace... De fait, je ressens une appréhension indescriptible. C’est comme si cette journée allait décider des cinq prochaines années de ma vie et il faut absolument que je sois à mon meilleur.
Dénichant enfin l’objet recherché, je me replace devant la glace et mets ma brosse en action. Mes cheveux détachés ne me semblent pas très beaux aujourd’hui... Une queue-de-cheval serait peut-être la meilleure solution... Au vu du résultat obtenu assez médiocre, et après avoir poussé un énorme soupir, je décide de revenir à la case départ. Après avoir détaché mes cheveux, les avoir peignés une seconde fois, m’être découragée de mon apparence, avoir sérieusement remis en doute mes talents (inexistants) de coiffeuse, m’être fâchée contre moi-même pour cause d’incompétence capillaire, avoir commencé à paniquer en envisageant la possibilité d’arriver en retard à l’école, avoir abandonné mes préoccupations sur mon apparence et m’être dit que tout se passerait bien sans vraiment y croire, je descends au premier étage. À mon grand étonnement, l’horloge de la cuisine m’indique que je suis loin d’être en retard et que, au contraire, il me reste encore une bonne dizaine de minutes avant de partir.
Ne sachant quoi faire, je m’assois sur le canapé du salon. Je n’ai pas à vérifier mon sac à dos, et pour cause: il est presque vide ! En fait, je ne serai à l’école qu’une demie journée et il n’y aura aucun cours en tant que tel. On nous répartira en différentes classes, on nous attribuera nos casiers, nos places… On nous donnera aussi notre horaire de cours et on nous fera visiter l’école. Et voilà tout. On nous a mentionné que les élèves doivent se présenter à l’auditorium lorsque la cloche sonnera. Il n’y a qu’un tout petit problème : je ne sais pas où il se trouve. Cela dit, je ne m’en inquiète aucunement ; je n’aurai qu’à suivre les autres.
On nous a tout de même demandé d’apporter notre sac à dos, ainsi qu’un crayon ; j’ai donc mis mon étui dans mon sac. Je regarde à nouveau l’horloge : il reste cinq minutes. Autant partir maintenant, car on ne sait jamais, il peut toujours y avoir des imprévus, ou de mauvaises surprises... J’espère en être épargnée, mais qui sait ?
J’enfile rapidement une veste et mets mon sac, ô combien léger, sur mes épaules. Ma mère accourt pour me dire au revoir et je lui rends la pareille. Elle me souhaite tendrement de passer une belle journée et m’assure d’une voix sincère que tout ira bien. Même si ses paroles me donnent l’impression d’avoir à nouveau huit ans, elles me font du bien.

Dehors, je regarde le ciel lumineux ; le soleil, dont les rayons m'aveuglent, brille, puissant. Le vent souffle tranquillement dans mes cheveux, et en regardant s'agiter doucement les feuilles verdoyantes des arbres, accrochées à de minces branches, je me sens soudain anormalement calme. C'est comme si cette journée rayonnante, à l'apparence si paisible, m'hypnotisait... Quel silence !

À mon arrêt, j'attends patiemment l'arrivée de l'autobus, qui ne tarde pas à arriver. Je monte dans le véhicule et m'installe au fond. En regardant autour de moi, je vois d'autres jeunes en uniforme scolaire, visage impassible, mais regards incertains...

Je laisse alors mes pensées dériver, oubliant presque ce que je fais ici, dans cet autobus, et où je vais. Étrangement, je me sens plus confiante que nerveuse. Malgré ma timidité, j'ai le sentiment que je vais vouloir parler avec tout le monde et me faire le plus d'amis possible. Cette rentrée au Secondaire, je la prends comme une chance. Une chance de tout recommencer à zéro. La chance de tout changer. C'est pour moi l'occasion d'être perçue différemment par les autres, d'une meilleure façon si possible, et de me faire apprécier. C'est ce que je veux vraiment. Ce désir m'envahit à une vitesse folle... Aucun moyen d'y échapper ! Puissant, indomptable, il est incontrôlable et me donne intensément envie d'en réaliser les promesses. Exactement ce dont j'ai besoin ! C'est un désir d'une force invraisemblable : le désir de plaire. Je veux être aimée par les autres et j'ai bien l'intention d'y parvenir.

Je ne dis pas que je suis sans nervosité à la perspective de cette journée. Au contraire, je suis plutôt angoissée, mais je décide de ne pas y porter attention, car, avec l'imagination que j'ai, je m'inventerais mille et un scénarii et, sincèrement, c'est ce dont j'ai le moins besoin en ce moment !

Je descends enfin du bus et marche quelques instants, songeuse. J'atteins un autre arrêt, là où je prendrai mon deuxième autobus... Je vois alors de nombreuses personnes attendant au même arrêt que moi... Elles portent toutes un uniforme... MON uniforme. De les apercevoir me rassure, surtout qu'il y en a peut-être qui se trouvent présentement dans la même situation que moi.

Quelques minutes plus tard, j'arrive à destination. Quelques centaines de pas me séparent encore de l'école secondaire. Des élèves sortent de partout ! Nous nous retrouvons vraiment beaucoup à mon goût, marchant les uns derrière les autres sur l'étroit trottoir menant à notre destination commune.

Nous nous retrouvons bientôt devant un imposant bâtiment. Haut de plusieurs étages, il se démarque des autres édifices autour.

J'entre enfin en ce lieu où je passerai l'essentiel des cinq prochaines années. Marchant dans le couloir, je vois beaucoup d'autres élèves. J'entends des rires résonner et les visages que je croise affichent les plus heureux des sourires. Les gens sont contents de se revoir et, pour certains, je dirais même qu'ils ont l'air d'en être enchantés. De commencer une nouvelle année scolaire semble les ravir, ce que je trouve personnellement assez curieux.

Je rejoins tous les autres élèves de première secondaire à l'endroit où nous devons attendre la sonnerie. À mon grand étonnement, la place est bondée d'élèves souriants qui parlent entre eux comme s'ils se connaissaient déjà depuis plusieurs années. Aucun doute que, pour certains d'entre eux, c'est bien le cas, et je suis fort surprise du fait que personne ne reste seul dans son coin... Personne, sauf moi. Je commence à chercher des visages familiers dans la foule. Je

connais déjà des élèves qui vont étudier ici, mais ce ne sont pas les gens avec qui j'avais, disons, de très bonnes relations...
Bien que je reconnaisse certains visages, je me sens soudain terriblement seule. Je me surprends à regarder ma montre une dizaine de fois par minute et à avoir hâte que tout ça se termine. Je n'en peux plus d'être toute seule. Je ne peux tout de même pas m'approcher d'un groupe et commencer à leur parler, car ma démarche serait dépourvue de toute logique et manquerait de discrétion... Mais est-ce que je veux vraiment être discrète ? La solitude est un sentiment que je connais trop... Ce sentiment, je le découvre, je le modifie, j'en crée de nouvelles facettes chaque jour. J'invente même de nouvelles façons de m'y plonger. On dirait que ce sentiment est fait pour moi. Mais il faut absolument que ça change, car je serai incapable de le supporter davantage.
Je regarde de nouveau ma montre : la cloche devrait sonner dans quelques minutes. J'en profite pour essayer de me mettre en tête que, peu importe ce qui se passera aujourd'hui, les cinq prochaines années seront différentes. J'ai le sentiment que tout va changer et je ne cesse d'y croire.
La sonnerie retentit et les élèves se regroupent pour se diriger vers l'auditorium. Suivant les autres, je me retrouve rapidement à occuper un siège en haut, au fond de la salle. Quelques rangées devant, je vois un groupe de filles s'assoir ensemble ; je les reconnais immédiatement et je n'ai guère envie me faire remarquer d'elles. Ces filles, qui étaient si populaires et appréciées l'année précédente, le seront-elles encore cette fois-ci ? Même si je suis consciente du fait qu'elles ne m'ont rien fait de mal, je me surprends à souhaiter que leur chance s'amenuise un peu cette année. En fait, je ne sais pas ce qui me prend. Généralement, je suis plutôt une fille aimable, souriante, qui n'a pas l'habitude de vouloir du mal aux autres. Mais cette jalousie qui s'empare tout à coup de moi est si forte que je ne peux m'en débarrasser. J'ai seulement envie que, pour une fois, cette fille que tout le monde apprécie, ce soit moi.
Le directeur entre sur la scène et se présente aux élèves. Il nous souhaite la bienvenue et dit qu'il est très heureux de nous voir. Il nous cite ensuite quelques règlements que nous devrons impérativement respecter, puis la répartition commence. Nous serons divisés en dix classes, chacune comptant une trentaine d'élèves. Des gens que je connais commencent peu à peu à être nommés, mais je n'entends pas mon nom. Je commence à paniquer. Et si on m'avait oubliée ? Je sais que c'est absolument ridicule, mais ça se pourrait, non ? Et alors, que devrais-je faire ? J'aurais tellement honte !
Je sursaute en entendant mon nom. J'écoute alors attentivement les noms qui suivent. C'est parfait. Personne que je connaisse. Absolument personne. En revanche... Dans quelle classe est-ce que je vais déjà ? Oh, non, non, non, je ne connais même pas le numéro de mon groupe ! En fait, je suis plutôt chanceuse d'avoir entendu mon nom, car, plongée dans mes pensées de tragédienne, j'aurais très bien pu ne pas l'entendre. Les gens de ma classe se lèvent déjà et se dirigent vers la sortie, à la suite d'une femme aux cheveux châtains très courts. Ne sachant où aller, je les suis, mon sac sur le dos.
Nous montons au troisième étage et entrons dans une salle de classe d'apparence très ordinaire. Certains ont tout de suite le réflexe de s'assoir, mais la dame leur dit de rester debout, car des places nous sont attribuées. Elle nous nomme alors un par un, nous désignant notre bureau. Je me retrouve assise presque au centre de la classe, à deux bureaux de distance du fond de la salle et à trois places de la table du professeur. Regardant les gens autour, je

constate que personne ne se parle. Personne ne semble se connaître, c'est parfait, exactement ce que j'espérais.
Dès que tout le monde est assis, la femme se présente. Elle est notre enseignante d'histoire. Elle nous parle encore quelques minutes (minutes qui me permettent d'apprendre que nous sommes le groupe numéro 8), puis s'empare d'une grosse pile de cahiers à reliure qui se trouve sur son bureau.

"Je vais maintenant vous distribuer vos agendas, ainsi que vos horaires de cours. Prenez soin de les regarder attentivement et faites attention à vos agendas parce que vous les garderez durant le reste de l'année. Ce sera votre meilleur repère, car vous y noterez vos examens, vos devoirs, ainsi que toutes les autres tâches que vous devrez accomplir", dit-elle en souriant.

J'examine mon horaire de cours et je me réjouis intérieurement. Des cours de musique presque tous les jours, c'est génial ! En fait, c'est la seule chose qui me plaît, mais ça m'est suffisant pour retrouver ma bonne humeur. J'ai toujours voulu faire de la musique et maintenant, voila, j'y suis moyen d'oublier quelque chose ! C'est tout moi, ça !
Fâchée contre moi-même, je fouille dans mon étui de plus belle. Je fais tellement de bruit que j'attire quelques regards curieux. Gênée, j'arrête de chercher et fais semblant de me concentrer sur mon horaire de cours... Ouf ! Les regards se détournent enfin... Je dois leur apparaître comme une fille étrange avec son air égaré, peu discrète... Je considère encore une fois le contenu de mon étui... Il me faut un crayon !
Bon, ce n'est pas si grave, je peux très bien demander à quelqu'un de m'en passer un. Il y a plein de gens qui font ça en ce moment, partout sur la planète, et je ne vois ce qu'il y aurait de ridicule à emprunter un crayon ou quoi que ce soit d'autre.
Je regarde autour de moi. C'est le silence dans la classe. Mme Landois lit quelque chose sur une feuille, assise à son bureau, comme si nous n'étions pas là. Les élèves commencent à se jeter de rapides coups d'œil. Tous trop gênés pour discuter, ils se sourient, s'interpellent discrètement, se contentant de brefs «allô», «bonjour» et «comment ça va ?».
Je me rends compte qu'il y a dans cette classe des personnes plus timides que moi. Beaucoup plus timides. Ce qui me surprend énormément et me redonne du courage. Cela me fait me sentir courageuse, plus confiante. Mais dans ce cas qu'est-ce qui m'empêche de demander un crayon à quelqu'un ? Je suis gênée. C'est inexplicable, mais vrai. Je décide alors de regarder à nouveau dans mon étui... Je fouille en retournant sens dessus dessous tout le contenu de ma trousse... Toujours pas de crayon ! Je sens alors que quelqu'un me donne une petite tape sur le bras. Je me retourne pour apercevoir une fille aux cheveux noirs, très longs, soigneusement tressés jusqu'au bas du dos, assise directement à ma gauche.
- Tu n'aurais pas besoin d'un crayon, par hasard ? me demande-t-elle, souriante. Elle en tient un dans sa main.

- Peut-être bien, merci, dis-je en souriant, gênée.

Ni une ni deux, je biffe le nom erroné de la matière – “mathémathiques” – et j’écris “français” à la place. Je me retourne alors vers la fille pour lui redonner son stylo en la remerciant, mais elle me dit que je peux le garder jusqu’à la fin de la journée, au cas où on aurait d’autres choses à noter.
Mme Landois nous dit alors que dans une vingtaine de minutes environ deux élèves de secondaire cinq viendront pour nous faire visiter l’école. Nous devons donc nous dépêcher, car elle a encore plusieurs choses à nous dire.
Elle nous donne le recueil de règlements du collège et nous demande de souligner quelques informations importantes à l’intérieur. Lorsque je m’arme de mon surligneur (je ne l’ai pas oublié celui-là !), le garçon assis à ma droite me demande de lui en prêter un. Comprenant parfaitement à quel point il a dû paniquer lui aussi en découvrant qu’il n’en avait pas et combien d’efforts ça lui avait sûrement coûté pour m’en demander un, je lui en passe un sans hésiter, en affichant un sourire, contente de voir que je ne suis pas la seule à qui ce genre de choses arrive. Il prend doucement l’objet que je lui tends et commence sans tarder à l’utiliser. Je suis sur le point de revenir à mon recueil pour y surligner toutes les informations nécessaires, lorsque mon œil tombe sur quelque chose de parfaitement visible dans son étui grand ouvert : un surligneur. Non, deux. En fait, peut-être même trois. Malaise. Gros malaise. Je détourne le regard de ce garçon qui emprunte quelque chose qu’il possède déjà... Je le trouve encore plus étrange que moi et je n’arrive pas à comprendre son geste. Pourquoi demander quelque chose qu’on a déjà ? Apparemment, il est moins gêné que moi, qui n’ai pas eu le courage de demander... Et lui, il a déjà ce qu’il lui faut, mais il le demande quand même ! Je ne comprends vraiment pas. Cela me demanderait en ce moment une trop grande réflexion et je laisse tomber.
Prêtant de nouveau attention à ce que Mme Landois est en train de dire, je me rends compte que je suis complètement perdue. J’ai manqué une quantité abondante d’informations et je ne sais plus où les autres en sont rendus. Les deux élèves de cinquième secondaire arrivent, prêtes à nous faire visiter l’établissement. Le garçon me rend mon surligneur, en murmurant un merci accompagné d’un chaleureux sourire. Je reprends l’objet et le mets dans mon sac. En ce qui concerne les informations que je devais surligner dans mon recueil, je demanderai à cette fille qui m’a gentiment prêté un crayon si elle peut me transmettre les renseignements que j’ai manqués.
On divise la classe en deux groupes, et chacune des filles emmène un groupe avec elle. Chacun prend ses affaires, car nous ne ne reviendrons pas là. En effet, après la visite, ce sera fini ! Tout aura passé tellement vite ! J’aurai presque envie de rester plus longtemps. Presque.
Nous sortons de la classe et je rejoins la fille aux cheveux noirs.

- Merci pour le stylo, dis-je en lui redonnant l’objet.
- De rien, me répond-elle en souriant. Lorsque j’ai vu à quel point tu faisais des efforts pour en trouver un, il aurait été inacceptable de ne pas te le proposer !

Malgré moi, je me sens insultée. Pendant une fraction de seconde, je regarde ses yeux. Ils sont rieurs. Je réalise alors que c’est sa façon d’être, qu’elle ne fait que blaguer, sans mauvaise intention. Je lui souris.

- Je sais. Disons que ce n'était pas très malin de ma part d'oublier ce qui était le plus évident à apporter.
- Bof. Ce n'est encore pas si grave. Moi, ce matin, de peur d'arriver en retard, j'ai failli sortir en pantoufles de chez moi. Une chance que ma mère était là, sinon je n'aurais pas fait très bonne impression.
Nous éclatons de rire. Je me présente et elle fait pareil. J'apprends qu'elle se prénomme Natacha, qu'elle a une sœur plus âgée de trois ans (Lilianne), ainsi que deux petits chiens (Pitou et Pattou). Je ne pose pas de questions sur le choix du prénom de ses animaux, car j'ai peur qu'elle les trouve désobligeantes, mais elle m'avoue elle-même qu'elle avait inventé ces noms à l'âge de cinq ans. Les deux chiens se ressemblaient beaucoup et Lilianne voulait en appeler un Pitou. Natacha, qui alors copiait souvent sa sœur, trouva un nom qui ressemble au premier, Pattou.
Nous rions tellement que nous sommes incapables de nous arrêter. Elle me raconte plusieurs autres histoires drôles qui me font me plier en deux. Les autres filles du groupe, nous voyant nous amuser autant, se joignent à nous. Je me retrouve alors entourée d'une douzaine de personnes qui me parlent, qui rient avec moi, et qui me racontent leurs propres histoires. Je n'arrive pas trop bien à retenir les noms, mais je m'en moque. L'important, c'est comment je me sens... et je me sens bien, vraiment bien. J'ai l'impression d'avoir ma place ici. D'être appréciée. J'espère que tout ça ne durera pas le temps d'une seule journée, mais que ça se prolongera pendant ces cinq prochaines années et au-delà même. J'adore ça. Ce sentiment est tellement puissant qu'il peut venir à bout de la solitude, il peut complètement la réduire en morceaux, la détruire, la faire disparaître....
Au fait, c'est quoi la solitude ? Je ne m'en souviens plus. Plus du tout. Je me suis fait une nouvelle amie géniale, avec qui je ne risque pas de m'ennuyer. Et ces autres filles qui m'entourent, peut-être deviendront-elles aussi mes amies ? Je le souhaite. Sincèrement.
Je souris à tout le monde, j'écoute les histoires de chacun, chacune, je prends bien soin de rire au bon moment. J'essaie de rester le plus possible moi-même, mais c'est difficile ; c'est tentant de dire quelque chose qu'on ne pense pas vraiment, simplement pour faire plaisir aux autres... Pour autant, je ne voudrais pas qu'on me prenne pour ce que je ne suis pas. L'idéal, c'est quand même de se faire aimer pour ce qu'on est. Rester soi-même, c'est extrêmement important, même si cela peut parfois paraître difficile. On se rend compte assez vite qu'il est plus simple de rester soi-même que de jouer un rôle le restant de sa vie.
Je suis dans ma chambre, couchée sur mon lit. Il est trois heures de l'après-midi. Les rayons du soleil éclairent ma chambre. Ce lieu désormais ne manquera point de lumière. La journée est plutôt réussie ! Je me suis fait des amies géniales et m'en ferai sûrement encore beaucoup d'autres. J'ai l'impression d'être devenue meilleure, de ressembler à celle que j'ai toujours voulu être. Souriante, aimable, gentille, chaleureuse… Eh, oui ! c'est bel et bien moi. Et n'ai-je pas toujour été ainsi ? Une chose est sûre : j'ai commencé cette nouvelle année du bon pied ; j'ai saisi ma chance à deux mains. C'est ce que j'ai toujours voulu faire. Je suis presque parvenue à oublier ce que le mot solitude signifie. Et ça, ça en dit vraiment beaucoup.
Il y a encore une chose que je dois avouer... une chose que je suis un peu gênée de dire... en fait, honnêtement, je crois que… j'ai hâte de retourner à l'école demain ! (FIN)

MATHILDE POULIOT

MAL DE VIVRE ADOLESCENT

Au cœur d'un petit être candide et frêle délaissant l'enfance, la tendre pousse d'une âme tout juste éveillée croissait timidement, étendant ses appendices sinueux dans ce corps en expansion.
C'est alors que sur les jeunes branches tortueuses de cette âme exacerbée, insidieusement, la haine bourgeonna et assassina la candeur lumineuse.
Les étoiles, endeuillées, vêtues de noir, assombrirent le firmament autour de ce soleil mort qui ensanglantait le ciel dans sa chute impitoyable.
Les bourgeons de haine fleurirent en révolte, puis ces fleurs fanèrent de regret et de nostalgie pour la candeur d'autrefois. Se décrochant du tronc de l'âme, elles se laissèrent alors porter par le vent du doute; puis elles se noyèrent dans les flots de la détresse, auxquels se mêlait le sang du soleil qui, comme chaque soir, inlassablement, se vidait de son fluide vital vermeil jusqu'à ce que les astres nocturnes l'enveloppent dans leur linceul d'ébène.
Ce sacrifice du jeune corps céleste soulageait le jeune arbre de l'esprit, car le sang, en fait, n'était que la transposition physique des larmes éthérées de l'âme.
Ce cycle malsain, tourbillonnant, peu à peu mutait en un cyclone incontrôlable qui disloqua le corps et l'esprit, les emportant tous deux dans ses bourrasques hurlantes où s'entrechoquaient sans cesse tous les catalyseurs du cataclysme.
Des méandres de cette profonde anarchie intérieure naquit le sempiternel mal de vivre adolescent.

AMY QIN

L'AVEUGLE

On me dit que je n'ai pas d'yeux
Que je ne peux rien voir
Mais je ne peux pas y croire

Car je m'émerveille devant l'arc-en-ciel
Avec ses nombreuses couleurs
Remplissant tout mon cœur

J'observe les premières lueurs du soleil
S'infiltrer dans ma chambre
Chatouiller mes membres

Et le soir, je contemple
La belle flamme dansante de ma chandelle
Tandis que sa mystérieuse silhouette
Me murmure le secret de la vie...

L'HYMNE DES MÈRES

Pour ma mère, gardienne de mon cœur
Quand la vie me fait souffrir
Quand la tristesse m'assourdit
Quand la douleur me ravage

Votre cœur est mon paradis
Votre voix est ma mélodie
Votre souffle est ma consolation

Vous n'êtes point une mère
Mais la sauveuse des cœurs noyés
Mais la rédemptrice du bonheur et des rêves

Vous n'avez pas peur de la vicissitude
Vous ne craignez pas la souffrance
Vous ne vous abandonnez pas aux périls

Vous êtes une confidente
Vous êtes une gardienne
Mais vous êtes surtout mon âme…

HIVER

Les branches sont lustrées de givre
L'herbe est couverte de neige
Mon cœur est empli de tristesse ivre.

Des lumières dansantes,
Des rues mornes et perdues,
La paix est glaçante.

Le vent hurle telle la mort
Et les flocons tombent tel le destin
Qui n'a jamais tort.

L'hiver est tel un désert blanc
Dont le froid n'épargna personne,
Telle la vie taraudant
Dont la torture ne laissa personne.

QUAND ON OUVRIRA LES YEUX

Les yeux fermés,
On croit être au royaume de l'harmonie
D'où la misère et l'inégalité furent bannies.

Chaque insulte semble être une blague
Chaque pleur semble être un rire
Chaque goutte de larme semble être une goutte de miel.

La souffrance se camoufla
La tristesse se cacha
La pauvreté se dissimula.

On oublie la véracité des choses
On oublie la comparaison entre le Bien et le Mal
Tous regrets en naîtront
Quand on ouvrira les yeux.

RÊVE PERDU

Oh, moi qui croyais te voir
Telle une flamme d'espoir

Je t'avais pris
Je t'avais chéri

Je t'ai offert toute ma passion
Mais toi, tu m'as seulement rendu la déception

Tu avais déployé tes ailes soignées
Et tu me quittas sans m'avoir saluée

As-tu oublié ma grâce ?
As-tu ignoré la douleur à laquelle je ferais face ?

CAMILLE ROBERGE

ARC-EN-CIEL

Une heure, blanc, silencieux comme la douce musique d'un carillon. Deux heures, jaune, pour écouter la joie, l'impressionnante nécessité de partir. Trois heures, bleu, s'éloigner pour mieux penser, revenir. Quatre heures, orangé, lent rayon accomplissant une chute majestueuse vers un lieu inconnu. Cinq heures, violet, immense comme la mer, intrigant comme le ciel, l'oiseau flotte. Six heures, vert, se pose, désobéit au temps, révolte sa nature. Sept heures, rouge, perdu au milieu d'un vide, un grand vide, le vide insupportable de la solitude. Huit heures, bourgogne, le son seul de son battement d'ailes, folie insondable. Neuf heures, rose, voler sans arrêt, persévérance ancrée dans ce petit être fragile, ce corps seul contre le monde. Dix heures, brun, comme pendu par un fil qui l'oblige à continuer, le tirant vers sa perte. Onze heures, gris, la fin, accomplissement valorisant, sentiment d'avoir caressé les quatre coins de la terre. Minuit, noir le retour du guerrier volant, l'unique. Une grande flamme s'éteint.

VALSE AVEC LA MER

Courir pour attraper les blanches houles
Observer cette calme et douce mer
Ne s'arrête jamais, le bruit de foule
Parfois accueillante et souvent austère

Courir dessus, scruter son intérieur
Aussi profond que le grand univers
Découvrir anguilles et poissons moqueurs
Et les mystères mis à découvert

Courir pour refléter ses forts éclats
Compter ses mille flots par nombres pairs
Tenter d'éloigner ces méchants malfrats
Pour qu'elle puisse s'endormir, la mer

CLAUDIO F. MALESPIN SANCHEZ

LA TRAHISON DE L'AMOUR

Du haut des arbres, j'ai tout vu. J'ai vu l'Amour, esprit de joie et de malheur, m'accompagner tout au long de ma vie. Il m'a fait connaître le bonheur sans limites que tous les hommes cherchent, mais que si peu trouvent. Mon cœur était enflammé par la passion, comme un arbre attaqué par un incendie. Mais il m'a poignardé dans le dos. J'ai vu mon âme se briser, j'ai vu mon monde s'écrouler, j'ai vu ce bonheur tant désiré fuir au loin, abandonner mon corps à l'agonie. Puis, la Folie est apparue. Elle a rongé mon esprit sans arrêt jusqu'à m'en faire perdre à jamais la raison et, pour compléter son ignoble tâche, m'a jeté dans le gouffre de l'Oubli, qui m'a dévoré.
Maintenant que j'ai quitté ce monde cruel, je m'en rends compte : à quoi me servait-il d'être libre comme l'air si je n'avais pas le vrai bonheur ?

WINNIE TRAN et ELENA MANDOLINI

LA CARTE AU TRÉSOR

12 h 30. Je me laissai tomber sur la chaise à côté de Léa. Le cours de mathématiques m'avait épuisé. J'ouvris ma boîte à lunch et sortis mon thermos. Je dévissai lentement le couvercle. Je me décourageai en sentant l'odeur qui s'en échappait. Ça sentait le ragoût, le mets que je détestais le plus au monde. Je croyais que ma mère m'avait compris quand je lui avais dit de ne plus jamais me mettre ça pour mon lunch. En voyant ma mine déconfite, Léa poussa vers moi son plat de pizza fumante.
« Tiens, me dit-elle. J'adore le ragoût de ta mère. On peut bien faire un échange !
Je regardai Léa, incrédule. Je savais qu'elle était gentille, mais pas à ce point-là. Je glissai mon repas devant elle. Elle me sourit et je commençai à manger sa pizza aux trois fromages. Mes autres amis arrivèrent de leur cours de géographie. Ils s'assirent et nous commençâmes à parler. C'était une froide journée de février. Étrangement, nous nous mîmes à parler de politique, de la vague de froid qui allait bientôt frapper le Québec et de football. Léa, qui ne s'intéressait pas vraiment au sport, me demandait souvent des éclaircissements.

13 h 02. Je me dirigeai avec Léa vers les casiers, main dans la main. Nous fîmes notre sac pour le derniers cours de la journée : histoire. Sur mon casier, il y avait une note des surveillants. Je reconnus tout de suite l'écriture de Manon, la surveillante redoutée de tous les élèves. Je ne lus même pas la note. Je voulais passer un après-midi tranquille avec Léa.

13 h 45. La cloche sonna, tout le monde était à sa place, mais il manquait toujours le professeur, un homme d'ordinaire si ponctuel… Plusieurs minutes s'écoulèrent sans aucun signe de lui. Tous les élèves de la section 208 commençaient à s'inquiéter, car si monsieur Gravel, le professeur le plus gentil de l'école, n'était pas là, ce serait un surveillant qui viendrait leur donner le cours à sa place… Certains se mirent à raconter des blagues, d'autres, à travailler leur long monologue d'art dramatique. À 14 h, notre enseignant ne s'était toujours pas présenté. Je me mis à griffonner des bonshommes dans mon cahier de notes. Une fille au fond de la classe se racla la gorge pour prendre la parole. Toute la classe se tourna vers elle.
« On ne devrait pas appeler les surveillants ?
- Oui, ce serait sage, déclara Léa.
La fille qui avait parlé plus tôt sortit de la classe au pas de course. En sortant, elle se heurta justement à un surveillant à l'air méchant.

- On ne court pas, mademoiselle !
- Désolée !
La fille retourna s'assoir au fond de la classe. Le surveillant entra. Tous les élèves qui s'étaient déplacés rejoignirent promptement leur place et gardèrent le silence.

- Les élèves, commença le surveillant, votre professeur est absent. Il est parti plus tôt dans la matinée. On ne l'a pas revu depuis. Il est sûrement tombé malade.
Un murmure se propagea dans toute la salle de classe. Monsieur Gravel, malade ? Il nous avait pourtant dit qu'il n'attrapait jamais de maladies… Je jetai un regard en coin à Léa. Elle avait les sourcils froncés. Elle tournait autour de son doigt une mèche de ses beaux cheveux bruns. Le surveillant nous distribua un travail à faire en devoir pour la semaine suivante. Le document en question contenait vingt-et-une pages… J'avais intérêt à commencer tout de suite.

18 h 12. Une semaine après ce cours d'histoire pour le moins inhabituel, le sujet de discussion de l'heure restait le même : où était monsieur Gravel ? Car, même après une semaine, le sympathique professeur n'avait toujours pas réapparu. Pire encore, quand l'école avait appelé sa conjointe, elle avait annoncé qu'il n'était pas revenu chez lui après sa journée de travail. Un véritable mystère. J'avais trois hypothèses : soit il était parti dans une autre province, sans le dire à personne, soit il était mort, soit il avait été enlevé. La troisième hypothèse me semblait la plus plausible, car je connaissais un secret que personne ne pouvait soupçonner.

19 h 59. Je me décidai finalement. J'allais partager mon secret. Je pris alors le combiné du téléphone et composai le numéro de Léa. La réponse ne se fit pas attendre.

« Résidence Gagnon-Lalumière, bonsoir, me répondit la voix enjouée de Léa.
- Léa, c'est Alexis.
- Je sais ! J'avais deviné !
Léa se mit à rigoler.

- J'ai un secret à te confier, dis-je.
Léa se tut. J'entendais sa respiration s'accélérer.

- Tu sais que monsieur Gravel est historien, non ?
Léa répondit par l'affirmative.

- Tu sais qu'il faisait des recherches très secrètes ?
- Alors, répondit Léa, tout étonnée, c'était vrai ? Je croyais que ce n'était que des rumeurs !

- Non, c'était vrai. Connais-tu la cité perdue d'Atlantis, Léa ?
- Oui !
Je marquai une pause. Je ne savais pas si je devais parler. Je pesai le pour et le contre. Finalement, j'avouai tout.

- Monsieur Gravel avait trouvé l'emplacement du trésor d'Atlantis. Ce trésor est d'une valeur inestimable.
Léa n'en croyait pas ses oreilles.

- Rejoins-moi demain, à six heures, devant l'école, continuais-je. Il faut fouiller le bureau de monsieur Gravel.

- Mais, Alexis, répondit Léa, paniquée. On a besoin de clés pour entrer dans l'école ! Et si on se faisait prendre ?
- Ne t'inquiète pas, dis-je d'une voix apaisante. Monsieur Gravel m'a donné des doubles des clés en cas d'urgence.
Léa poussa un petit cri de surprise et me promit d'être à l'heure au point de rendez-vous.

5 h 58. J'arrivai à l'école vingt minutes avant l'heure de notre rendez-vous. Je regardai anxieusement ma montre durant tout ce temps. Léa ne devait pas tarder. Soudain, j'entendis des pas derrière moi, Je me retournai et je tombai nez à nez avec Léa. Je la pris par la main et la conduisis à la porte de l'école. Là, je tirai de ma poche une clé. La porte vitrée s'ouvrit silencieusement et nous nous glissâmes à l'intérieur. Nous montâmes au deuxième étage et nous retrouvâmes devant la porte du bureau de monsieur Gravel.

6 h 02. Je débarrai la porte du bureau de notre enseignant favori. Tout était calme. J'entrai dans la pièce avec Léa et j'allumai la lumière. Dans le bureau, tout était impeccablement rangé.

- Bon, dis-je, je me suis inquiété pour rien. La carte n'a pas été volée, puisque le bureau est en ordre.
- Alexis, intervint Léa, tu es vraiment naïf. Les ravisseurs ont peut-être menacé monsieur Gravel ! Ils ont peut-être demandé à notre professeur de leur donner la carte. Faute de quoi, les brigands lui feraient du mal !
Je réfléchis à ce que ma copine venait de me dire. Elle avait tout à fait raison. J'écarquillai les yeux, comprenant soudain le caractère dramatique de la situation. Je me précipitai vers le tiroir qui contenait la carte de la cité d'Atlantis. Je le déverrouillai et l'ouvris. Léa avait raison : la carte n'était plus là ! Je me tournai vers mon amie. Je n'avais pas besoin de lui dire que le pire était arrivé. Elle le lisait dans mes yeux.

6 h 25. Nous ressortîmes de l'école en prenant bien soin de tout refermer derrière nous.

- Comment allons-nous faire pour annoncer à la police qu'il s'agit d'un enlèvement ? demanda Léa.
- Nous allons aller au poste et nous le leur dirons, répondis-je.
- Mais il est illégal d'entrer dans une école ! s'affola Léa. Surtout quand il n'y a personne !
- Oui, mais j'ai les clés !
Léa se détendit. J'aimais beaucoup cette fille, mais elle ne me faisait jamais confiance.
6 h 40. Nous entrâmes dans le poste de police 411. Le policier de service, un homme bedonnant, avait les pieds posés sur le bureau et lisait un manuel d'instructions intitulé «Votre automobile et ses caprices». Il s'appelait Réjean Montagne, à croire l'étiquette épinglée sur sa chemise. Je me raclai la gorge pour le faire réagir. Le policier sursauta. Il me regarda comme si j'étais un extraterrestre.

- Qu'est-ce que vous voulez ? grogna-t-il.
- Nous venons signaler un enlèvement.

Le policier éclata d'un rire tonitruant. Il rit longtemps. Quand le calme fut revenu, je lui expliquai. Comme Léa l'avait prédit, le policier nous sermonna pour être entrés dans l'école à une heure si matinale. Je lui signalai que c'était pour une bonne cause. Je tentai de protester, mais en vain. Il ne voulait rien savoir. Il nous poussa dehors. L'entretien était terminé.

7 h. Nous retournâmes à l'école. Dès notre arrivée, un surveillant nous appela. Nous avions été surpris par les caméras de l'école.

- Ce n'est qu'un avertissement, nous dit-il. Je sais que ce n'était pas pour voler, mais je ne veux plus vous revoir sur les caméras !

15 h. À la fin des cours, j'aperçus un policier dans le bureau des surveillants. C'était celui qui nous avait reçus le matin même. Il prenait des notes dans son calepin. Selon moi, il n'avait pas pris notre plainte à la légère. Mon enquête était commencée…

19 h 17. Je trouvai le numéro de téléphone de mon professeur d'histoire dans le bottin téléphonique. C'était facile : il s'appelait Zacharie et c'était le seul Gravel, Z dans l'annuaire. Je téléphonai et sa femme me répondit. Je lui posai quelques questions sur son mari.

- Est-ce que monsieur Gravel avait des ennemis ?
Madame Gravel réfléchit un certain temps.

- Oui, me répondit-elle. Zacharie recevait souvent des coups de fil de ses anciens collègues historiens. Ces derniers étaient prêts à lui échanger sa carte de la cité d'Atlantis contre une somme d'argent colossale, mais mon mari ne voulait rien savoir. Il a alors dessiné une fausse carte qui ne menait nulle part. Je crois qu'il a disparu parce que ses collègues voulaient se venger.
- Vous avez raison, madame, dis-je. Nous allons vous aider à retrouver votre mari. Y avait-il un endroit que monsieur Gravel fréquentait souvent ?
Madame Gravel réfléchit encore.

- Le sous-sol de l'UQAM.
- Merci madame ! Nous allons commencer à chercher, répondis-je d'une voix apaisante.
Je raccrochai le combiné. Je téléphonai rapidement à Léa pour l'informer de mon plan : nos recherches commenceraient ce samedi.

15 h 44. Samedi. Nous sortîmes du métro. Léa et moi traversâmes la rue et entrâmes dans le bâtiment. Nous fîmes attention à ne pas trop nous faire remarquer. Nous trouvâmes l'accès à l'ascenseur réservé au personnel. Quand la porte s'ouvrit, je pris Léa par la main et nous nous glissâmes à l'intérieur de la cabine. Léa pressa sur le bouton qui portait la mention SS. L'ascenseur se mit en branle et descendit.

15 h 46. Quand l'ascenseur s'immobilisa, les portes s'ouvrirent sur un passage humide. Sur le côté gauche, il y avait un mur. Impossible de se tromper de direction ! Des portes se succédaient

des deux côtés du couloir. Entrepôts, salles mécaniques et bureaux des concierges défilaient. Toutes les portes étaient verrouillées. Soudain, Léa se figea.

- Il y a quelqu'un dans cette pièce.
Le ton de sa voix me prouvait qu'elle avait vraiment peur. Elle regardait fixement une porte à gauche du couloir. Nous collâmes nos oreilles sur le panneau de la porte. Je n'entendais que quelques bribes de la conversation.

- Trésor… découvrir… tuer… maîtres du monde… célébrité absolue !
Une deuxième voix se mêlait à la première.

- Jamais… police… Alexis et Léa…
Je sursautai en entendant mon prénom. Dans la salle, une personne commençait à crier. Je reconnus monsieur Gravel. Je perçus un autre son… des bruits de pas… Quelqu'un arrivait ! Je tirai Léa vers moi, mais il était trop tard. Un homme bedonnant au costume de policier s'approcha. Sur son étiquette, on pouvait lire son nom : Réjean Montagne. Il venait sûrement sauver notre professeur d'histoire ! Il écarquilla les yeux en nous voyant.

- Tiens, tiens, dit-il. Mais qui voilà ? Je vous connais ! N'êtes-vous pas les deux adolescents de l'autre jour ? Que faites-vous là ?
- Nous étions venus chercher notre professeur ! Aidez-nous s'il vous plaît ! Il est à l'intérieur avec un brigand !
Le policier sourit d'une drôle de façon. Il attrapa le bras de Léa et le tint fermement. Il essaya de m'attraper aussi, mais en vain. J'étais déjà loin. Je vis le méchant policier pousser Léa dans la salle. Elle me jeta un dernier coup d'œil désespéré.

16 h 10. Je sortis en trombe de l'université. Je me mis à courir. Je devais aller chercher de l'aide. Où était le poste de police le plus proche ? Je ne réfléchissais pas. Sans le vouloir, je percutai de plein fouet une jeune mère avec son enfant.

- Où est le poste de police le plus proche ?
Cette question était sortie toute seule de ma bouche. La mère me regarda, perplexe. Elle pointa un bâtiment, à trois coins de là. Je la remerciai et je repartis encore plus vite.

16 h 21. J'entrai dans le poste de police au moment où mon téléphone cellulaire sonnait. Je le sortis de ma poche et je constatai avec horreur que c'était le numéro de Léa.

- Allô ?
- Alexis ! Ils veulent nous tuer ! Ils vont nous noyer.
J'entendis un bruit de bataille et la ligne se coupa. En vain, j'appelai Léa en criant, mais elle ne pouvait plus me répondre…
Les policiers avaient été alertés par mon cri.

- Que se passe-t-il, jeune homme ?

Je ne pouvais pas contrôler mon ton.

- Des brigands veulent tuer mon amie et mon professeur parce qu'il a une carte et qu'il ne veut pas la leur donner !
- Où ça ?
- À l'UQAM !
Une policière me conduisit dans un salon et me conseilla de rester là et d'appeler mes parents pour qu'ils viennent me chercher. Je protestai.

- Je dois vous guider, rétorquai-je.
La policière haussa les épaules, me conduisit au garage et me fit monter dans une voiture. La dame alluma ses gyrophares. D'autres voitures suivirent.

16 h 39. Je sortis de l'ascenseur avec les policiers. Les brigands ne furent pas trop difficiles à trouver. Ils étaient devant la porte du local dans lequel mon professeur et ma copine étaient emprisonnés. Les policiers mirent des menottes au policier Montagne et à la personne qui parlait avec mon professeur. Je me précipitai vers la porte pour l'ouvrir. Elle était verrouillée. Je regardai à l'intérieur. De l'eau inondait la pièce. Le niveau de l'eau était assez élevé. Mon professeur avait de l'eau jusqu'au cou et Léa devait nager sur place pour respirer.

- Où est la clé ? demandai-je, paniqué.
- À l'intérieur, me répondit méchamment le policier Montagne.
En effet, monsieur Gravel avait une petite clé dans sa main et essayait de briser la vitre de la porte. Soudain, j'eus une idée. Je me précipitai vers le policier le plus proche et pris la matraque à sa ceinture. Le policier essaya de me le reprendre, mais son collègue lui dit de me regarder mettre mon plan à exécution.
Je fracassai la matraque contre la vitre de la porte. La fenêtre ne résista pas et l'eau se déversa rapidement dans le couloir. Monsieur Gravel passa la main par la fenêtre et déverrouilla la porte. Lui et Léa sortirent du petit local. De l'eau continuait à se déverser dans la pièce par un tuyau brisé. Les policiers emmenèrent les deux criminels. Monsieur Gravel, Léa et moi restâmes seuls dans le couloir inondé.

14 h 55. Une semaine après cette aventure, monsieur Gravel était de retour derrière son bureau. Il n'en avait parlé à personne et avait inventé une maladie pour justifier son absence. Il donnait son cours d'histoire comme à l'habitude. Après le cours, il me fit venir à son bureau avec Léa.

- Merci de m'avoir sauvé, dit-il avec gratitude.
- C'était la moindre des choses, répondis-je.
- Non, c'était dangereux et vous avez risqué votre vie pour moi.
Il jeta un coup d'œil à Léa.

- J'ai aussi brûlé la carte de la cité d'Atlantis, avoua monsieur Gravel, un peu déçu.
- Quoi !? Pourquoi avez-vous fait cela ?

Léa et moi n'en croyions pas nos oreilles. Le fruit de ses longues recherches, parti en fumée !

- C'est pour le bien de tous, expliqua le professeur d'histoire.
Il avait raison. Je me dis que j'aurais fait la même chose. Léa et moi sortîmes de son bureau. Nous avions passé de bons moments ensemble, même s'ils avaient été terrifiants.

- On oublie tout? me demanda Léa.
Je lui répondis, un peu à contrecœur :

- Oui, on oublie tout.
Nous partîmes, main dans la main, vers notre arrêt d'autobus. Je n'avais rien promis à Léa. Non, cette aventure, je ne l'oublierais jamais.

FIN

JIA QI ZHAO

MOITIÉ-MOITIÉ

Qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce que la mort ? La vie est-elle bonne et remplie de bonheur, ou la mort lui est-elle supérieure qui peut régler tous les problèmes ? Un verre de jus rempli à moitié est-il à moitié plein ou à moitié vide ? Un meurtrier, auteur d'une tuerie, a-t-il mal agi, ou ses victimes méritaient-elles de mourir ? Toute décision dépend du point de vue et de la valeur de chacun. Pour ma part, je dirais que la vie et la mort se ressemblent. S'il n'y avait pas de vie ni de début, comment la mort et la fin, pourraient-elle exister ? À ceux qui ne veulent pas mourir et qui rejettent ou craignent la mort, je pose la question : à quoi servirait la vie si elle n'avait pas de fin ? Elle ne servirait à rien et personne n'en voudrait puisqu'elle ne serait plus aussi précieuse. C'est pour cette raison qu'il faut se réjouir de la mort et ne pas la craindre, car sans elle, la vie n'aurait plus aucun sens.

Promenades littéraires

Les influences…

Après avoir lu plusieurs polars, j'ai voulu créer mon propre roman policier. Un de mes premiers livres portant sur des enquêtes au sujet d'un meurtre m'a donné l'inspiration pour l'histoire que j'ai écrite pour le recueil littéraire et que je désire poursuivre. Je me suis découvert une passion pour l'écriture et surtout pour des romans à suspense.

Justin Barrette

Pour l'humour et la force de l'esprit, merci à François Gravel et à Klonk.
Pour les exemples et les possibles, merci à Alexandra Larochelle.
Pour les convictions et et les intrigues, merci Robin Hobb, George Martin et Ken Follett.
Pour les voyages extraordinaires, les univers poétiques, le pouvoir de l'imagination, la gloire et l'honneur ainsi que pour m'avoir offert *L'harmonie en ce monde* et *La porte qui mènera aux autres*, merci à Pierre Bottero.
Et à tous les autres pour leur magnifique travail, merci…

Guillaume Faucher

En troisième secondaire, les romans *Des souris et des hommes* et *Le Horla* m'ont beaucoup plu. Un auteur que j'ai dû lire pour le cours et que j'ai adoré fut Ernest Hemingway et son excellent livre *Le vieil homme et la mer*. L'oeuvre de J.R.R. Tolkien *Bilbo le Hobbit* m'occupe beaucoup ces temps-ci et me ravit. Un poète qui m'a beaucoup influencé dans mon style fut Émile Nelligan et des poèmes comme *Le vaisseau d'or*.

Xavier Michaud-Martinez

Pendant ma vie de lecteur, je fis la connaissance de plusieurs auteurs qui m'ont beaucoup impressionné. Premièrement, deux bonhommes à l'allure amusée : René Goscinny et Albert Uderzo. Ils me firent le portrait d'un village d'irréductibles gaulois qui résistaient encore et toujours à l'envahisseur romain. Puis, je vis Robert Soulières qui me raconta des histoires de meurtre drôles. Ensuite, Phillip Pullman, qui me fit découvrir l'histoire de deux jeunes adolescents, Will et Lyra, vivant dans des univers parallèles, mais trouvant l'amour le plus simple et le plus pur à la croisée des mondes. Pour en finir, il y a quelques semaines, je fis la connaissance d'Oliver Bowden, qui racontait la quête épique de vengeance d'Ezio Auditore, jeune italien fortuné de la Renaissance, qui rejoint une confrérie de guerriers œuvrant pour délivrer le peuple de la tyrannie et venger son père. Ce dernier m'a permis de combiner mes deux passions : les aventures littéraires et les quêtes virtuelles.
Claudio F. Sanchez

À travers *Aurélie*, India Desjardins m'a appris l'autodérision et elle m'a montré à être sincère. Ses livres m'ont interpellée, je me suis sentie moins seule dans mon petit monde. Je crois que dans ma courte vie, je n'ai pas assez lu pour pouvoir dire que plusieurs auteurs m'ont marquée. J'aimerais par contre dire un merci tout particulier à tous les auteurs de contes pour enfants, particulièrement à Kim Yaroshevskaya pour ses contes de Franfreluche qui ont bercé mon enfance.

Camille Roberge

En passant du petit bouquin à la grosse brique, j'appris à découvrir divers auteurs et divers styles. Je fus davantage passionnée par mes lectures de romans policiers, d'histoires de vie et des classiques littéraires. Alexandre Dumas, Victor Hugo, Lemony Snicket et India Desjardins furent de grandes inspirations pour moi. Mon livre favori est *Le comte de Monte-Cristo*. Cette œuvre littéraire mélange à la fois suspense, histoire d'amour ainsi qu'une légère touche de style policier. Ma plus grande inspiration fut *Le funeste destin des Baudelaire* de Lemony Snicket. Il m'a permis de me rendre compte à quel point la famille est importante et m'a souvent amenée à me mettre à la place d'enfants qui se retrouvent seuls sans personne sur qui se blottir et sans toit où dormir. Plus jeune, j'ai toujours voulu être écrivaine et il m'arrivait souvent de m'asseoir devant mes feuilles et de commencer à penser à ce dont j'avais envie d'écrire en finissant tout le temps par avoir le syndrome de la page blanche. Un jour, je me rendis compte que les meilleures idées venaient spontanément aux moments les plus inattendus et les plus surprenants!

Alexia Georgieva

Tous les auteurs ont un genre particulier qui réussit à me plaire, mais certains m'ont marquée plus que d'autres. J'ai lu la trilogie *Hunger Games* de Suzanne Collins, que j'ai adorée, car l'auteure arrive à nous faire entrer dans son monde et nous nous mettons à la place des personnages au point d'être aussi nerveux ou anxieux que celui-ci. J'ai aussi vraiment aimé la série Percy Jackson écrite par Rick Riordan; tout au long de l'aventure on découvre, en plus de la magnifique histoire du personnage Percy, la mythologie grecque d'une façon vraiment intéressante. Et enfin la série de Rachel Ward *Intuitions* est excellente; elle nous raconte une histoire fantastique, mais avec des personnages qui peuvent nous ressembler autant psychologiquement que dans la vie en général. Ces trois séries ne représentent qu'une infime partie des différents romans que j'ai adorés et je les conseille fortement!

Hélène Fréchette

Influences brillantes: si j'avais à nommer tous les diplômés en écriture du monde, je succomberais à la pression d'avoir à les mémoriser. Il m'est même impossible de les connaître tous, par contre je peux affirmer qu'ils ne sont pas tous des génies, des impresarios de la syntaxe, mais il m'est facile d'infirmer que quelque- uns sont des bons à rien. Premier nom : Pierre Foglia, ironie du sort: il n'est pas romancier. Chroniqueur au quotidien La Presse, ses réflexions sont remplies de mots fertiles, d'associations d'idées ludiques et d'une opinion à tout casser. Deuxième nom : Mélanie Vincelette, très peu connue cependant, mais possédant un potentiel incroyable! J'ai pu la lire dans Crimes horticoles un livre simple, compose de petits chapitres très poétiques. Je conseillerais de lire aussi son deuxième et dernier livre : Polynie. Dans le même ordre d'idées, Alessandro Barrico est un incontournable. En conclusion, amateur de science-fiction, Stephen King vous amènera dans un monde où les structures d'un texte courant ne sont plus en service, mais où l'imagination n'a pas de limites.
Guillaume Giraldeau

Vers l'âge de cinq ans, j'ai acquis, comme tout enfant fréquentant l'école, la connaissance qui s'est toujours avérée pour moi la plus précieuse : maîtriser l'écriture et savoir décrypter celle des autres. Depuis, l'univers fabuleux de la littérature n'a cessé de s'ouvrir à moi et chaque nouvelle œuvre dont je prends connaissance m'émerveille et me fait prendre conscience de la profondeur, de la diversité et du caractère universel que comprend cette discipline, que je considère d'ailleurs comme une forme d'art. Je n'ai jamais cessé de lire depuis que je sais le faire, donc nommer tous les auteurs et les œuvres que j'ai eu le plaisir d'étudier serait impossible en un si court texte. Disons seulement que j'ai touché à pratiquement toutes les formes d'œuvres littéraires, allant de la biographie à caractère historique à la saga fantastique, en passant par les romans d'amour, les fictions et même la poésie. La première œuvre que nous pourrions qualifier de plus sérieuse que j'ai lu fut la trilogie de Pagnol, lorsque j'avais neuf ans. Les deux auteurs m'ayant le plus influencée, je crois, seraient Anne Robillard, pour son imaginaire incroyable et captivant, ainsi que Luc Saint-Hilaire, pour la beauté de sa plume et la profondeur et la richesse de ses histoires et de ses propos.

Mathilde Pouliot

Donc, les auteurs qui m'inspirent ou me passionnent le plus… Dan Brown, auteur du fameux livre *Da Vinci Code*, fait assurément partie de cette liste. Ses œuvres sont d'un tel réalisme qu'elles semblent presque probables quand on les lit. Il sait garder un lecteur en haleine avec un suspense qui dure jusqu'à la fin. Un autre grand écrivain que j'admire énormément est Dan Simon, en particulier pour *Les Cantos d'Hypérion* qui est une suite de livres de science-fiction tout simplement incroyable. Il est capable de jouer avec les différents styles et se renouvelle chaque fois, mais toujours en demeurant dans le thriller, l'horreur et le suspense. Finalement, il y a Patrick Sénécal, l'un des seuls qui a su me faire trembler. Il est un véritable génie de la terreur. Voilà, vous connaissez les auteurs qui m'ont le plus marqué et qui continuent de m'inspirer.

Louis Nadeau

Mon inspiration pour écrire m'est venue de plusieurs œuvres que j'ai lues et qui m'ont fait découvrir des auteurs fabuleux, comme ceux que je vais citer ci-dessous. J'admire beaucoup J. K. Rowling, l'auteure d'*Harry Potter*, pour son imagination débordante. Elle a un style d'écriture irremplaçable qui vous fait plonger dans l'histoire sans que vous vouliez en ressortir. Elle crée dans ses romans un univers on ne peut plus fantaisiste, qu'elle décrit d'une telle manière qu'il passerait facilement pour un monde réel. Ses idées uniques lui permettent de créer des ouvrages qu'il est impossible de comparer à d'autres. India Desjardins, l'auteure du *Journal d'Aurélie Laflamme,* est aussi, à mon avis, une auteure incroyable. Cette série de romans est basée sur un style réaliste que l'auteure assaisonne particulièrement d'une bonne dose d'humour, qui fait parfois tourner certains évènements hors de la réalité quotidienne. J'admire la façon dont India Desjardins décrit des journées si simples qui, grâce à elle, se transforment en aventures palpitantes.

Olga Osadceaia

La soif d'écrire m'est venue lorsque je lisais un roman de Marie Laberge : *Annabelle*. Cette œuvre littéraire m'a suivie tout au long de mon séjour au secondaire. Amour, amitié, passion et deuil sont évoqués dans cet ouvrage et m'ont permis de franchir les étapes plus laborieuses de ma vie. Malgré que Marie Laberge ne soit pas une auteure que j'affectionne particulièrement, son œuvre m'a permis de vieillir psychologiquement. J'ai réalisé qu'il fallait vivre pour les moments de joie, plutôt que de mourir pour les moments de tristesse. Écrire me permet de relâcher ces émotions sinistres et me concentrer sur les points plus favorables d'une situation. «L'écriture est la peinture de la voix.» -Voltaire

Noémie Del Duca